Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

49 | 2014

Varia

AUTOGRAPHES ET DOCUMENTS

Irène Passeron et François Prin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5210>

DOI : 10.4000/rde.5210

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 10 novembre 2014

Pagination : 345-395

ISBN : 978-2-9520898-7-6

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Irène Passeron et François Prin, « AUTOGRAPHES ET DOCUMENTS », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 49 | 2014, mis en ligne le 10 novembre 2016, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5210> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5210>

Propriété intellectuelle

AUTOGRAPHES ET DOCUMENTS

Notre rubrique, compte tenu des ambitions et de l'influence de l'*Encyclopédie*, des réactions qu'elle a suscitées et de l'importance du réseau de connaissances de ses auteurs, n'accueille pas que des documents émanant des seuls encyclopédistes ou les concernant exclusivement.

Afin de faciliter la consultation de cet ensemble nécessairement hétérogène, nous avons retenu un classement alphabétique. Chaque élément est suivi d'une référence renvoyant à une liste détaillée de catalogues qui se trouve à la fin du répertoire et d'un numéro renvoyant au catalogue cité. Les éventuelles interventions de la rédaction, qui ne peut garantir l'exactitude de toutes les copies de documents, sont entre [crochets à la fin de la notice]. Rappelons les abréviations usuelles des catalogues : L. pour *lettre*, A. pour *autographe*, S. pour *signé(e)*, P. pour *pièce*.

Autographes et Documents doit beaucoup aux personnes qui, fort aimablement, nous font parvenir des catalogues étrangers ou rares, ou nous apportent des compléments d'information sur ces manuscrits (voir la rubrique entre crochets à la fin de certaines notices où ces informations sont données, avec le nom de leur auteur, lorsqu'il est différent des deux signataires de cette rubrique). Elles en sont ici vivement remerciées.

Cette rubrique 2014 doit sa longueur à la richesse de la vente du 27 février 2014 qui proposait la collection du scientifique collectionneur Antoine François Boutron-Charlard (1796-1879), complétée par son gendre Edmond Frémy (1814-1894), rassemblant, entre autres, un vaste ensemble de lettres liées de près ou de loin à l'*Encyclopédie*, sélectionnée ici, et qui, presque toutes, sont inédites, ayant été acquises au début du commerce des autographes et n'ayant plus reparues depuis.

PASSERON Irène et PRIN François.

ARGENSON DE VOYER Marc-Antoine René d'Argenson, marquis de Paulmy [Valenciennes, 1722 – Paris, 1787], ambassadeur de France en Suisse, en Pologne et à Venise.

– P.S., Paris, 17 mai 1783 ; 1 page in-8°. « *Je soussigné reconnais avoir reçu de Monsieur le Prince de Salm par les mains de M. de Blainville son trésorier,*

la somme de quatre mille quatre cent cinquante livres [...] des arrérages de dix mille livres de rente constituée à mon profit par mon dit le Prince de Salm par contrat passé devant M. Lefebvre et son confrère, notaires au Chatelet de Paris le 13 may 1780 ».

(*Art et Autographes*, cat. 67, lot n° 24988 novembre 2013)

ARGENSON DE VOYER Marc-Pierre, comte d' [Paris, 1696 – id., 1764], chancelier du duc d'Orléans (1723-1740).

– L.S., adressée au commandant du second bataillon du régiment d'Infanterie du Haynault, Fontainebleau le 10 octobre 1752 ; 1 page 1/4 in-folio. « *Sur le compte, Monsieur, que j'ay rendu au Roy de vos services et de l'impossibilité où vous êtes de les continuer, Sa Ma^{te} a bien voulu vous accorder une pension de retraite de six cent livres, et elle y a ajouté quatre cent livres à prendre sur celle de mille livres dont M. votre oncle cy devant lieutenant colonel du regiment de Haynault jouït sur le trésor royal, laquelle demeurera réduite à six cent livres ».* (*Art et Autographes*, cat. 67, lot n° 20550 novembre 2013)

BERNOULLI Daniel (1700-1782) physicien et mathématicien.

– L.A.S., Bâle 7 juillet 1748, [à Jean-Jacques Dortous de Mairan] ; 1 page in-4 (portrait gravé joint). Sur son élection comme associé étranger de l'Académie des sciences (24 juin 1748). « *L'honneur d'être associé à la plus illustre compagnie du monde est sans doute par lui meme d'un prix inestimable à tout homme sensible à la gloire et toutes les circonstances concourent à me le rendre encore plus pretieux à moi en particulier. C'en est une [...] de voir que vous prenez part à mon élection et de ne pouvoir douter, que vous n'y ayez contribué. Je vous prie d'etre persuadé de ma parfaite reconnoissance ; ayez aussi la bonté de la temoigner à tous ceux que vous scaurez m'avoir honoré de leur suffrage. Je m'applaudis en particulier, Monsieur, d'avoir l'honneur d'etre votre confrere et j'espere que vous m'en trouverez d'autant plus digne de votre commerce et que ce ne sera pas un simple commerce de civilité. Je desire plus que jamais de profiter de vos lumieres, que j'ai toujours respectées ».*

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 120)
[Cette lettre ne figure pas dans l'inventaire de la correspondance des Bernoulli, mis en ligne par l'université de Bâle : Bernoulli-Briefinventar. Elle n'était pas encore recensée dans l'inventaire provisoire des 550 lettres de, ou à Dortous de Mairan que nous avons dressé et reste à notre connaissance inédite. Mairan (1678-1771) l'influent académicien des sciences de Paris, a échangé de très nombreuses lettres avec les Bernoulli, avec Jean (I) (1667-1748) essentiellement, mais également avec ses deux fils Daniel et Jean (II). Daniel venait d'être élu sur la place d'associé étranger, vacante par la mort de son père. Après 1748, seules deux lettres de Mairan à Daniel Bernoulli et quatre lettres en sens inverse nous sont connues : simple commerce de civilité ?]

BERNOULLI Jean II (1710-1790) mathématicien.

– 2 L.A.S., Bâle 1737-1751, [à Jean-Jacques Dortous de Mairan], « *de l'Acad. R. des Sciences de Paris et de celle de St Petersbourg, au vieux Louvre à Paris »* ; 2 pages et demie in-4 chaque, la première avec adresse et cachet de cire rouge.
– 17 février 1737 ; Il le remercie de l'envoi d'exemplaires de sa pièce et le prie de témoigner à M. Nicole combien il est satisfait de l'impression, malgré quelques erreurs qu'il signale. « *Mon père a envoyé pendant mon absence un exemplaire de*

ma pièce à un des éditeurs du Mercure Suisse. Il n'a pas manqué, conformément à ce que vous avés souhaité, de le prier d'avertir le public de la conformité de mes idées avec celles que vous avés eues longtems avant moi [...] Mon père est curieux de savoir qui sont les commissaires de cette année à présent que plusieurs de vos géomètres sont absents. Dans ce moment nous venons de recevoir des lettres de M. le Profr Bourgues de Neufchatel ». – 15 avril 1751 ; « Vous vous êtes, Monsieur, tellement approprié et assujetti pour ainsi dire la glace en tant qu'elle est un phénomène physique, que tout ce qui y a le moindre rapport semble être du ressort de votre tribunal ». Bernoulli lui soumet donc une « Description historique et physique des montagnes de glace de la Suisse » par un professeur de Berne, livre écrit « en assés mauvais allemand ». M. Basler pourra en traduire les endroits qui intéresseront sa curiosité... Il ajoute : « Je viens d'apprendre que M. le marquis de Paulmy, votre ambassadeur en Suisse fait traduire le livre ci-joint en françois et que cette traduction sera imprimée. [...] Si en attendant vous honorés quelques endroits du livre de vos remarques, je ne doute pas que la vanité de l'auteur ne fut bien flattée de pouvoir les ajouter à la traduction françoise ». (http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 121) [Ces deux lettres de Jean (II) Bernoulli à Mairan semblent tout aussi inédites que la précédente, ne figurant ni dans le Bernoulli-Briefinventar, ni dans notre l'inventaire provisoire des 550 lettres de, ou à Dortous de Mairan.]

BEZOUT Étienne (1730-1783) mathématicien.

– P.A.S., Paris 6 février 1762 ; demi-page in-4. « *Nous Commissaire nommé par l'Academie avons lû la lettre de Mr de Faure a monsieur de Fouchy, lettre que l'auteur a desiré etre communiquée a l'Academie. Par cette lettre l'auteur supplie l'Academie d'agrée qu'il luy presente plusieurs decouvertes relatives à la quadrature du cercle. Comme ces decouvertes sont fondées sur ces deux propositions ; 1° que le rapport du diametre à la circonference est celuy de 81 à 256 ; 2° qu'un rapport peut tout à la fois rester le même et changer quant on multiplie ses deux termes par une même quantité, nous avons cru que l'Academie ne pouvoit agréer les offres de Mr de Faure* ». (http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 123) [Il faut lire Mr de Maure et non de Faure, car le samedi 6 février 1762, les procès-verbaux de l'Académie royale des sciences mentionnent que « MM. Clairaut et Bezout ont fait le rapport suivant de la quadrature de M. Maure ». Il s'agit, non d'une lettre mais d'un des innombrables rapports que l'Académie recevait sur la quadrature du cercle (voir l'ouvrage de Liliane Alfonsi sur Bézout, 2011 et celui de Marie Jacob, 2002 sur les quadrateurs).]

BORDA Jean-Charles de (1733-1799) marin et physicien.

– L.A.S., [1793], au Citoyen Lavoisier de l'Académie des Sciences ; 3/4 page in-4, adresse. Sur son travail avec Lavoisier pour les poids et mesures. Borda prie son confrère de le renseigner « *sur la forme des mesures à bled, [...] supposant que ces formes soient cylindriques, je voudrois sçavoir quel est le rapport du diametre du cilindre à sa hauteur tant dans le boisseau que dans la mine s'il y en a, ou dans le minot, ou dans toute autre mesure. Je voudrois aussi que vous pussiés me dire si le litron est ordinairement de figure cylindrique ou parallélliped. J'écris à M. Meusnier pour sçavoir des Bureaux de la guerre quelle est la ration actuelle du soldat et combien on estime qu'il faut d'onces de bled pour produire cette ration. J'ai idée que notre nouveau litron contient à peu près cette quantité et je ne serois pas fâché de pouvoir citer ce rapprochement* ».

Lavoisier a noté de sa main en dessous : « *demi boisseau de Paris 8 pouces de diametre 6 ½ de proffondeur* ».

– L.A.S., 28 nivose II (17 janvier 1794), à un Citoyen [membre de la Commission des poids et mesures de l'Académie des sciences] ; 1 page in-4. Sur ses travaux avec Lavoisier sur les poids et mesures et le système métrique. Il envoie à la Commission des poids et mesures « *la redaction des experiences faites par Lavoisier et par moi sur les quatre règles de platine destinées à la mesure des bases de l'arc terrestre. Nous avons d'abord déterminé la dilatation absolue des regles, la marche relative des thermomètres metalliques, et le terme de la glace de chaque thermomètre : ensuite nous avons comparé les quatre regles entre elles au terme de la glace, en les rapportant toutes à une de ces quatre regles laquelle est numérotée 1. C'est à cette regle n° 1 prise à la température de la glace que nous proposons de rapporter la grandeur du quart du meridian et par conséquent la longueur du mètre* ». La Commission trouvera aussi dans leurs expériences « *la détermination de la dilatation de la règle qui a servi à la mesure de la longueur du pendule et la comparaison de cette règle avec la règle n° 1 : au moyen de cette comparaison la règle n° 1 servira de mesure commune pour la longueur du pendule et pour le mètre, sans qu'on ait besoin de passer par aucune autre mesure intermediaire. Enfin nous avons comparé la regle n° 1 avec la toise de fer qui a servi à la mesure des degrés de l'équateur* ». Il est prêt à fournir tout autre renseignement, et s'occupe « *de la rédaction des expériences sur la longueur du pendule à seconde* ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lots n° 125 et 126)

BORDEU Théophile de (1722-1776) médecin, collaborateur de l'*Encyclopédie*.

– P.A.S., Paris 8 janvier 1772 ; 2 pages et demie in-4 (portrait gravé joint). La malade est atteinte d'une affection scorbutique, mais il y a dans les alvéoles et les gencives qui les recouvrent « *quelque vice particulier* » qui mérite l'attention d'un chirurgien expérimenté. « *Voici mes soupçons sur cette maladie de la bouche. Je croirois les alvéoles ataquées d'une espece de carie sourde, qui en a gagné le tissu spongieux et détaché par là le perioste ou la membrane des gencives. Cette carie on la découvrira avec des sondes et de petits stilets* ». Comme traitement général, Bordeu recommande des antiscorbutiques d'abord doux, puis progressivement plus efficaces : la malade se nourrira de légumes, farineux, fruits crus, bouillon aux herbes et au sirop antiscorbutique, orangeade et limonade, et tâchera, sans saignée ni purgatifs, de « *tenir le ventre libre* ». Comme traitement local de la bouche, il prescrit un traitement double, « *premièrement celui de l'hémorrhagie actuellement existante, en second lieu celui de l'état éloigné de l'hémoragie. Dans ce dernier il faut sonder, chercher dans les alvéoles [...], purifier, et bruler même avec moderation et methode* ». Il préconise l'emploi du collyre de Lanfranc, « *la décoction de quinquina avec le sel ammoniac, la teinture de mirrhe et d'aloës, tantôt l'un tantôt l'autre* », et lors de l'hémorrhagie, « *l'esprit de vitriol bien modéré avec de l'eau, ou bien l'eau de Rabel* ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 127)

BOSSUT Charles (1730-1814) mathématicien, collaborateur de l'*Encyclopédie méthodique*.

– L.A.S., Paris 18 septembre 1787, à Monseigneur ; 1 page in-fol. « *Vous me faites l'honneur de m'annoncer que vous voulés bien m'accorder presque toute*

l'édition qu'on a faite de mon Traité d'hydrodynamique à l'Imprimerie Royale. Cette grace, qui est une suite de vos bontés pour moi, excite toute ma reconnaissance, et donne une nouvelle énergie aux sentiments de respect et d'attachement profond, que je vous ai voués pour le reste de ma vie ».

– P.A.S., Paris 28 décembre 1807 ; 2 pages in-fol. (portrait gravé joint). Pétition pour obtenir un adjoint à l'école polytechnique. Depuis cinquante-six ans Bossut sert le gouvernement « soit comme professeur de mathématiques de l'école du Corps militaire du génie (1751) ; soit comme examinateur des aspirants au même corps (1768) ; soit par une foule d'ouvrages qu'il a composés pour leur instruction ; soit par différentes commissions particulières que les ministres de tous les départements lui ont données ». Il rappelle aussi ses « travaux académiques [...] il a remporté trois prix à l'académie des Sciences de Paris, aux années 1761, 1762 et 1765, en concurrence contre les plus grands géomètres de l'Europe », et renvoie à la notice de son Essai sur l'histoire générale des mathématiques. « Aujourd'hui, parvenu à sa soixante et dix-huitième année, attaqué d'une rétention d'urine qui le menace d'une mort peu éloignée, il supplie qu'on veuille bien lui accorder un adjoint pour l'aider à remplir ses fonctions d'examineur à l'Ecole polytechnique, sous la condition que la totalité de ses appointements lui sera conservée jusqu'à sa mort, comme cela se pratiquait autrefois pour tous les professeurs publics, après vingt ans de services ». Lorsqu'il était simplement chargé de l'examen des aspirants au Corps militaire du Génie, il avait 7500 livres d'appointements ; « depuis que l'Ecole polytechnique fournit des élèves à tous les services publics, à l'artillerie, au génie militaire, aux Ponts et Chaussées, aux mines, aux constructions maritimes &c ; les fonctions de Bossut sont devenues deux ou trois fois plus longues et plus pénibles. Et cependant il n'a que douze mille francs d'appointements [...]. D'un autre côté, la révolution lui a fait perdre la plus grande partie du fruit de ses travaux et de ses économies. D'après ces considérations, il espère de la justice et de la bienfaisance de Sa Majesté impériale la faveur qu'il sollicite ».
(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lots n° 128 et 129)

BOUGUER Pierre (1698-1758) mathématicien, physicien, hydrographe et astronome.

– L.A.S., Quito 1^{er} mai 1742, à Charles-Marie de La Condamine à Quito ; 2 pages et demie in-4, adresse. Lettre sur leur mission scientifique à l'équateur, dénigrant le directeur de l'expédition Louis Godin. [Il s'agissait de mesurer un arc de méridien à proximité de l'Équateur, pour vérifier l'hypothèse de Newton selon laquelle la Terre n'est pas une sphère parfaite.] Sans attendre de nouvelles de ses expériences de ce matin, et se fondant sur la succincte relation verbale de La Condamine, Bouguer livre son jugement : « Le procès se trouve entièrement terminé au sujet de l'obliquité de l'écliptique ; [...] il n'y a point d'équation à appliquer à notre détermination particulière. Le compas à verge mis de plat horizontalement se trouve de même longueur que lorsqu'on le place verticalement : par conséquent le rayon du secteur a été déterminé précisément avec la même mesure que la corde, et il n'y a point eu d'erreur dans nos opérations. Vous direz, peut-être, que la petite partie excédente des 12 pieds sur le rayon a été discutée sur la toise de fer qui étoit différente de la longueur du compas : mais quand même cette dernière diffère eut été d'une ligne au lieu qu'elle n'a jamais été d'un cinquième de ligne, elle ne produiroit aucune altération sensible dans le cas présent. Car une ligne est la 864^{me} partie d'une toise et une erreur proportion-

nelle sur le petit excès n'est d'aucun moment puisqu'elle n'est pas de 1/500 de ligne. M. Godin seroit sans doute peu disposé à admettre un si étrange paradoxe, luy qui s'est applaudi pendant trois ou quatre ans de sa remarque triviale sans voir qu'elle ne faisoit rien au sujet et que tout dependoit de sçavoir si le compas lorsqu'il mesuroit la corde, étoit de même longueur que lorsqu'il mesuroit le rayon. Comme les deux faits n'ont rien de contraire, celui que Mr Godin s'est rejoüi d'avoir découvert, et l'autre que vous avez vérifié ce matin, on pourroit garder un profond silence. Cependant il vaut mieux pour une plus grande justification de la vérité [...] luy faire constater le dernier fait, mais sans luy ouvrir les yeux sur les conséquences ; vous me permettez de mettre cette condition. Un homme qui respecte aussi peu les droits de la vérité que ceux de la justice, en prenant le contrepied de la raison dans toutes ses disputes, ne peut pas trouver mauvais qu'on le laisse se repaître de sophismes puisqu'il aime à en faire sa nourriture ordinaire ».

– P.A.S., [décembre 1750] ; 1 page et demie in-4. Extrait et abrégé du journal de M. Verguin, tiré d'une de ses lettres dattée de Toulon le 2 Xbre 1750. Copie conforme du journal tenu par l'ingénieur géographe Jean-Joseph Verguin (1701-1777) lors de l'expédition de La Condamine pour mesurer l'arc de méridien à l'Équateur, du 1^{er} au 6 octobre 1739. « Le 1 (octobre 1739) nous avons marqué l'endroit où devoit estre suspendu le grand instrument pour y enfoncer deux pieds droits, à l'extremité desquels il y a un tenon où sera mise une traverse en mortaise sur laquelle se feront les mouvemens de l'instrument. M. de La Condamine est parti pour Cuenca. [...] Le 3 M. Bouguer et moi nous avons monté le grand instrument, adapté la lunette &c. Nous l'avons mis en place et ajusté toutes les pieces qui doivent servir à luy donner tous les mouvemens necessaires lors des observations. Le 4. Les hauteurs correspondant ont donné le midy vrai a 12 h 0' 39". M. Hugot [l'horloger de l'expédition] est venu le soir pour nous aider à monter le grand instrument [...]. Le 5 j'ay pris des hauteurs à travers les nuages et manqué les correspondantes : M. Hugot a mis les pointes au compas à verge qui doit servir à descrire l'arc sur le limbe et a mis de petites plaques d'argent et de cuivre à une regle sur laquelle on transportera le rayon. Nous avons eu des nouvelles qui portoient que l'Espagne et l'Angleterre estoient sur le point de se declarer la guerre. Le 6 nous avons constaté la longueur du rayon, descrit l'arc sur limbe, marqué deux points egalemt distans du mlieu de la lunette. L'intervalle d'un point à l'autre est de 8 pouc. – 6/25 lig. La longueur du rayon est de 11 pi. 11 pouc. – 8 lig. Le rayon a été trouvé de 18 fois la corde moins le ¼ d'un 266me partie de la dite corde, et par le calcul nous avons trouvé la valeur de l'arc entier de 3° 11' 1" 14" ».

(http://www.bibliorare.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lots n° 130 et 131)

BOURGUIGNON D'ANVILLE Jean-Baptiste (1697-1782) géographe, collaborateur de l'*Encyclopédie*.

– L.A.S., Paris 6 mai 1753, à un correspondant en Thiérache ; 2 pages et demie in-4, fragment d'adresse (bas du 2^e feuillet manquant, avec perte du nom du destinataire,). Il est flatté de la lettre de son correspondant, puisqu'elle « vient d'une personne habile et fort instruite. Les pays dont vous désirez de connoître les limites, ont chacun leur district marqué dans l'étendue de la généralité d'Auch, sçavoir Gabardan, Lomagne, Rivière-Verdun, Astarac, Nebouzan : et dans le dénombrement de la France, que le libraire Saugrain a donné in 4°, les lieux qui

composent ces districts sont dénommés. De décider que ces différens ressorts conservent sans altération ou changement les limites primitives de chacune de ces contrées, c'est ce qu'on ne peut faire sans une étude spéciale, et réservée à quelqu'un qui sur les lieux seroit à portée de consulter tous les anciens titres, supposé même que ces titres fussent suffisans et assez circonstanciés pour procurer une connoissance aussi particulière. La Chalosse et le Tursan étant renfermés dans ce qu'on appelle Election des Lannes ou des Landes, ils n'ont point leurs bornes de la même manière que les pays ci-dessus nommés ». Abordant ensuite la question de la capitale des Meldi, en Gaule, il avoue « ingenuement » qu'il lui paraît difficile de distinguer Meldæ d'avec Meldi : « La différence que j'y ai vue jusqu'à présent, c'est que la première des deux terminaisons est propre aux bas tems, au lieu que l'autre est conforme à l'usage des tems antérieurs. Il faut pouvoir douter, que le nom de Meldæ, qui concerne la ville de Meaux, ne soit pas celui d'une ancienne cité ou nation de la Gaule, qui comme il est arrivé à beaucoup d'autres, aura quitté vers le troisième ou quatrième siècle, son nom propre et primitif, pour prendre celui de la cité ou du peuple ». Il en cite plusieurs exemples. « Quant aux cartes du S. Julien, ce que vous m'en écrivés n'a rien qui me surprenne. Et quoique je n'aye pas attendu qu'une grande carte de France qu'il a fait dresser par le petit Nolin et par quelques autres, fut quelque chose de bon, cependant je l'ai trouvée beaucoup plus mal faite que je ne présumois ». Il donne encore quelques précisions géographiques et historiques sur la Combraille, et conclut : « Pour ce qui est des cartes qui sont sorties de mes mains depuis quelque tems, la seconde partie de l'Asie est actuellement livrée au public, et la troisième va être remise au graveur. De manière que je suis sur le point de commencer l'Europe ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 115)
[Sur d'Anville, voir le blog <http://danville.hypotheses.org>, en particulier la rubrique « archives ». Cette lettre semble inédite.]

BUFFON Georges-Louis Leclerc, comte de (1707-1788) naturaliste.

– L.A.S., Montbard 14 novembre 1753, [à Claude-Henri Watelet] ; 2 pages in-4 (portrait par Drouais gravé par Chevillet en 1773 joint). À son ami le dessinateur et écrivain Claude-Henri Watelet (1718-1786). M^{me} de Buffon le remercie, avec lui, et de son beau présent, « et des beaux eloges que votre amitié m'a prodigués ; nous avons lu votre ouvrage [Vies des premiers peintres du Roi, depuis M. Le Brun jusqu'à présent (1752)] avec grand plaisir ; je ne suis pas juge du fond mais il me semble que Mrs les peintres doivent vous savoir gré de la manière dont vous parlez d'eux et de leurs ouvrages ; je ne vous répond pas que les geometres les femmes et meme quelques philosophes le soient autant, mais aparamment vous ne vous en soucies gueres ». Ses cinq feuilletes de vin sont parties aujourd'hui à l'adresse de « Mr de La Bouexière, fermier general au petit château rue et chemin de Clichy sous Montmartre [...] Votre ami aura assurément le meilleur vin de bourgogne ». Il sera de retour à Paris avant la fin du mois, et espère y voir souvent son ami.

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 134)
[Le site <http://www.buffon.cnrs.fr> qui met en ligne la correspondance de Buffon publiée en 1860, n'édite qu'une lettre à Watelet, du 14 novembre 1763, qui est bien identique à celle-ci : elle était alors localisée dans la collection Boultron. La référence à l'ouvrage de Watelet de 1752 privilégie la lecture « 1753 » à la lecture « 1763 ».]

– L.A., « Buffon » [Paris], 1 pp in-4, « au Jard. Du Roy » 29.XI.1754.

À un savant avec qui il s'est lié d'amitié (dont le nom noté à l'encre est retiré lors de l'allocution). Demande, si le destinataire voulait que Buffon annonce les manuscrits que le destinataire lui a envoyé à Montbard et qu'il a apporté il y a deux jours à Paris, à l'astronome Joseph-Nicolas Delisle (1688-1768). « *ensuite que voulez vous que je fasse pour cet ouvrage que je trouve très utile et bien fait, m'enverrez vous la suite, ou desirez vous que j'en parle des à présent à mon Libraire. je suis icy pour trois mois, je vous offre mes services à cet égard [...]* M. D'Alembert a été élu hier à l'académie françoise, Mr. de Ximenes ne s'est pas présenté cette fois ». (Il s'agit du mathématicien italien, astronome Leonardo Ximenes (1716-1786)).

(<http://www.bassenge.com/bassenge/de/kataloge.asp>, cat. avril 2014, lot n° 2653) [Cette lettre inédite ne figure pas dans l'édition de la correspondance de Buffon. En revanche, on y trouve une lettre du 6 janvier 1755 au président Ruffey où Buffon, membre de l'Académie française depuis le 23 juin 1753, dit du discours de réception de D'Alembert que « *quoique bon, [il] n'a pas réussi à l'impression autant que je l'aurais désiré* ».]

CLAIRAUT Alexis-Claude (1713-1765) astronome.

– L.A., avec 2 schémas (la fin manque), [mai 1741, à Émilie Du Châtelet] ; 4 pages in-4. Doutes sur la mesure des forces motrices de voltaire, donnant des conseils pour une nouvelle édition des institutions physiques de la marquise (1740 ; nouv. éd. 1742). Sa lettre l'a tiré d'inquiétude ; il avait peur qu'elle ne fût mécontente de ce qu'il ne lui ait pas écrit directement les mêmes choses qu'à Voltaire, et il n'a eu de réponse ni de lui ni d'elle. « *J'ai vû avec un très grand plaisir que vous étiez contente de ce que je mandois à Mr de Voltaire. A vous dire vray je m'attendois que ma lettre ne vous déplairoit pas & je ne comptois gueres sur l'approbation de Mr de Voltaire. J'aurois été cependant charmé qu'il m'eut mandé ce qu'il en pensoit & qu'il eut discuté cette matiere avec moi mais il m'a traité en calculateur indigne des matieres qui demandent un esprit philosophique tandis qu'il honore de lettres à faire envie des gens qui pour sçavoir mal le calcul n'en sçavent pas mieux la physique. Je ne veux point m'etendre sur les reproches que je pourrois lui faire parceque ce seroit vous en faire un peu aussi, quoique vous meritiés votre procès. Il me paroît difficile que vous n'ayés pensé quelques fois à celui des forces vives & à ceux qui en pouvoient raisonner avec vous* ». Pris dans « *une crise d'occupation* », Clairaut n'a pu faire ce que son amie demandait pour son ouvrage, mais il a lu « *avec beaucoup de soin & de severité* » deux chapitres et il fait ici quelques remarques. Mais auparavant il l'assure qu'il partage son opinion sur l'article de Jurin, sans doute entraîné par l'esprit de parti, et il proteste contre l'idée que la politique le retient sur la question des forces vives : « *la plupart de ceux qui sont pour les forces vives, ont les principes suffisans pour ne se point tromper dans les questions de mecanique, au lieu que le plus grand nombre de ceux de l'autre parti commettent mille parallogismes. Ceux du parti anglois qui, pour comparer la force vive des corps en mouvement à la force morte sur laquelle tout le monde est d'accord s'en tiendront à dire qu'ils regardent la force vive comme la somme des coups de la gravité ou de telle autre pression qu'on voudra pendant le tems qu'elle s'est exercée, ne se laisseront pas demonter* ». Il se livre à quelques réflexions tendant à démontrer qu'on ne saurait réduire la force vive à un principe net, puis en vient au détail des chapitres 17 et 18 de son livre, discutant les paragraphes 412 et 414, avec deux schémas dessinés.

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lots n° 138)

[Cette lettre ne nous était connue que par le large extrait reproduit dans l'Isographie des hommes célèbres, vol. 4, Paris, 1842, non paginé. La seule lecture du catalogue permet au moins d'ajouter ce passage : « *Ceux du parti anglois qui, pour comparer la force vive des corps en mouvement à la force morte sur laquelle tout le monde est d'accord s'en tiendront à dire qu'ils regardent la force vive comme la somme des coups de la gravité ou de telle autre pression qu'on voudra pendant le tems qu'elle s'est exercée, ne se laisseront pas démonter* ». Nul doute que l'étude de la lettre elle-même (même si le catalogue précise qu'elle est incomplète) augmentera encore très largement le texte dont nous disposons pour l'édition (commentaire de Andrew Brown et Olivier Courcelle ; <http://www.clairaut.com/ncoimai1741cf.html> ; corr. Du Châtelet, n° 320).]

– L.A.S., Paris 15 novembre 1749 ; 1 page et demie in-4 (portrait gravé joint). Rapport du censeur royal (section de mathématiques). « *Le Programme cy joint que vous m'avez fait l'honneur de me renvoyer contient des prédictions astrologiques sur la Temperature de l'Air, auxquelles on ne doit pas, ce me semble, donner d'approbation authentique, vu le peu de cas que l'on fait aujourd'hui de pareilles predictions. Mais comme l'auteur desire fort de les publier et qu'il represente avec raison que l'Almanach de Liege et plusieurs autres de meme espece qui se vendent publiquement sont remplis de ces sortes de propheties, je ne vois aucun inconvenient à lui accorder sa demande, au moins en forme de permission tacite* ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lots n° 139) [Cette lettre de Clairaut pourrait être adressée à Maboul, le directeur de la librairie de cette époque, ou à Chaban, qui l'a eue entre les mains, comme en témoigne une mention d'époque portée sur le coin supérieur gauche. Cette pièce était totalement inconnue (commentaire de Andrew Brown et Olivier Courcelle ; <http://www.clairaut.com/n15novembre1749po1pf.html>).]

– L.A.S., Paris 21 mars 1756, [à Augustin Nathanael Grischow (1726-1760), membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg] ; 2 pages et quart in-4 (portrait gravé joint). Il lui envoie un exemplaire de ses Tables [de la lune calculées suivant la théorie de la gravitation universelle] pour la bibliothèque de l'Académie Impériale. « *Aurés vous la bonté de le presenter de ma part à cette illustre compagnie pour laquelle j'aurai toute ma vie autant de respect que de reconnaissance. Il me semble que comme vous l'imaginés les tables de mouvemens moyens ne feroient pas un mauvais effet à la tête des tables que je vous ai envoyées il y a déjà quelques années, si vous voulez les y faire inserer avec un abregé des preceptes qui sont à la tete de mon livre, je crois qu'alors le memoire ne sera point déplacé parmi vos volumes* ». Puis il remercie son correspondant de lui avoir communiqué les résultats de son « *examen de la plus grande parallaxe horizontale de la Lune [...]* Il faudra donc ajouter un $\frac{1}{4}$ de minute au nombre que j'ai pris d'après Mr Le Monnier pour cette quantité. Le calcul n'en aura pas plus de difficultés. Vous m'obligerez beaucoup de me marquer si la suite de vos observations & surtout celles d'Oesel, concourent au meme resultat ». Il le prie de transmettre ses compliments au professeur Müller, secrétaire de l'Académie. (http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 140) [Cette lettre de Clairaut courait certains catalogues de vente, comme étant adressée au président de l'Académie de Saint-Petersbourg, c'est-à-dire Razumovskij. Les auteurs du catalogue établissent à juste titre qu'elle est en

réalité adressée à Augustin Nathanael Grischow. Elle répond de fait à une lettre de Grischow envoyée en septembre 1755 (calendrier julien). Elle est totalement inédite (commentaire de Andrew Brown et Olivier Courcelle ; <http://www.clairaut.com/n21mars1756po1pf.html>.)]

CHAMFORT Sébastien Roch Nicolas (1740-1794) écrivain et moraliste.

– L.A., Barèges 22 août [1774], à la marquise de Créquy ; 2 pages in-4, adresse avec cachet cire noire (brisé). Lettre sur son Éloge de La Fontaine qui vient de remporter le prix de l'Académie de Marseille, au détriment de La Harpe. Il lui apprend que « *L'Éloge de La Fontaine auquel vous voulez bien vous intéresser l'a emporté sur ses concurrents. Je n'ai pas le tems de vous écrire tout ce qu'on me mande à ce sujet, mais vous en seriez indignée, si vous n'aviez envie d'en rire. Intendans, Magistrats, Eveques, Archeveques, gens en place de toute espèce, M. de La Harpe a tout mis en l'air comme s'il s'agissait d'une Abbaye ou d'une place à l'academie françoise. Il a meme écrit une lettre signée de lui pour recommander son ouvrage comme celui d'un de ses amis. Il avoit raison, on ne fait bien ses affaires que soi meme, mais il est plaisant qu'un homme croye sa recommandation meilleure que son ouvrage. Me de Grammont et les dames d'ici paroissent enchantées de mon succès* ». Il va passer le mois de septembre à Luchon, auprès de M^{me} de Tessé... Il termine galamment : « *Je suis un peu moins diffus dans cette lettre que dans celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire il y a quelques jours, mais je le serois encore plus, Madame, si je vous parlois de mes sentimens pour vous et de ma reconnaissance pour toutes vos bontés* ».

[Cette lettre de Chamfort à la marquise, amie de D'Alembert (jusqu'en 1755) et de Jean-Jacques Rousseau, est inédite.]

– L.A., mardi 2 novembre [1790], à Mirabeau ; 2 pages petit in-4, adresse. Au sujet de l'attaque contre l'Académie que prépare Chamfort, et que devait lire Mirabeau à l'Assemblée. « *La grandeur et l'étendue de votre plan, mon cher ami, me garantissent la mort des jurandes littéraires ; il ne faut qu'un coup d'œil pour voir qu'elles n'y peuvent trouver place. Je doute que, dans le cas où j'aurois connu ce plan avant de prendre mon arc et mes flèches contre les Académies, j'eusse daigné me courber et étendre la main. Mais enfin, puisque c'est besogne faite, je vous en fais hommage [...]* Cependant vous faites un usage si heureux et si philosophique des traits qui ne paroissent que plaisans, votre allusion à l'espagnol vieux pauvre et laid qui refuse la jeune fille belle et riche, d'autres gaytés de cette espece m'encouragent à vous livrer en paquet les choses memes que j'aurois retranchées. Elles peuvent vous fournir des traits que votre agile éloquence trouvera peut-être sous sa main dans la liberté de ses mouvemens, et sans avoir recours au faciam bene venire. Encore quelques jours et j'envoie ma petite pacotille ». Il l'assure de sa discrétion « *quant au secret sur votre plan* », et se désole « *des petites inquietudes dont vous me parlez. Oh combien tout cela nuit à la chose publique ! [...]* Comptez sur moi et songez que le pis du pis seroit de vous livrer tout ce qui est fait, sans y mettre la dernière main. Ce ne seroit de ma part qu'un sacrifice d'amour propre en n'achevant pas une toilette. Mais je sais faire à l'amitié de plus grands sacrifices ».

(ADER Nordmann, lots n° 26 et 27 aux enchères salle Favart, Paris, 27 juin 2013)

CONDORCET Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de (1741-1794).

– L.A., [1^{er} mai 1773, à Jean-Baptiste Suard] ; 4 pages in-4. Sur les travaux de Lavoisier sur l'air fixe et la combustion. « *Je vais vous rendre compte come vous*

me l'avez demandé de l'état où l'air fixe est actuellement dans notre académie. M. Lavoisier a depuis longtemps entrepris sur cet objet un très grand travail ce qu'il a lu à la rentrée [21 avril] n'est qu'un essai. Maintenant il va rendre compte à l'académie de toutes ses recherches, et il a commencé hier [30 avril] par un précis historique de tout ce qui s'est fait sur l'air fixe. Il résulte de son mémoire de la rentrée 1° que si par le moyen d'un verre ardent on calcine un métal placé sous une cloche le métal absorbe une quantité d'air considérable. M. Lavoisier en conclut que la différence entre un régule et une chaux métallique est produite par cet air qui en se combinant avec le régule forme la chaux [...] on ne peut regarder l'absorption de l'air comme prouvée que d'après l'examen des moyens que M. Lavoisier a employés pour la reconnaître. 2° Si on met une chaux métallique sous une cloche avec du charbon et qu'on la réduise avec le feu d'un miroir ardent, il se produit beaucoup d'air et la chaux perd de son poids. M. Lavoisier en conclut que la réduction n'a fait que séparer de la chaux l'air qui était uni avec elle. La théorie de la formation, et de la combustion du soufre de la calcination par la nitre &c est le même, il conclut de ce qu'il y a absorption d'air dans la combustion que c'est la combinaison de cet air avec le soufre qui produit l'acide en sorte que tout ce que Stahl attribue à la présence du Phlogistique M. Lavoisier l'attribue à l'absence de l'air et réciproquement. Mais quand il serait vrai que dans toutes ces expériences il y a absorption d'air quand il y a ce qu'on appelle degagement de phlogistique, il s'ensuivrait qu'alors l'air se combine au corps en même temps que le phlogistique s'en dégage mais non pas que le phlogistique ne soit pour rien dans ces phénomènes ». Condorcet résume ensuite les travaux de Bucquet, qui, comme Rouelle, croit que « l'air fixé a des propriétés différentes selon les opérations et les corps ». Ses opinions ont été combattues par le comte de Milly : « Selon lui et M. Baumé l'air fixe n'est pour rien dans toutes les combinaisons mais ce sont les autres éléments que l'air entraîne en se dégageant des corps où il est interposé ». Il donne quelques détails supplémentaires où il est question d'acide vitriolique et d'acide sulfureux, et conclut : « Voilà où on est à présent l'air fixé, vous voyez que son état ne l'est point du tout ». L'absence de son ami lui paraît bien plus longue que quatre jours, puisqu'ils se voyaient « plus d'une fois chaque jour, [...] et les idées qui rendent la présence plus douce allongent bien l'absence. Heureusement il fait un assez beaux temps et notre bonne amie [M^{me} Suard] ne reste jamais longtemps seule dans la chambre où elle vous voyait. Elle va aller à la campagne chez Me Deleire [Deleire] j'en suis fâché pour moi, et bien aise pour elle. Elle sentira moins votre absence. M^{elle} de Lespinasse vous écrit elle est toujours bien aimable et bien aimante ». Il l'engage à revenir bien vite : « n'allez pas vous laisser arrêter au delà du terme prescrit par le beau ciel de Londres, la grâce et la gaieté de ses habitans ». Il parle encore de l'indult envoyé par M. de Chazerat, « Intendant d'Auvergne et premier président », à l'abbé Delille « comme à un homme qui fait honneur à sa province » ; puis d'une expérience faite chez le duc de La Rochefoucauld sur l'air fixe qui montre que l'expérience du comte de Milly « ne vaut rien ». Il ajoute : « Je viens de finir ma lettre devant notre bonne amie, elle vous embrasse tendrement ainsi que M. votre frère qui se tue ainsi que moi à persuader à la bonne amie que ses inquiétudes sur le retard de votre lettre n'ont pas le sens commun ».

– L.A.S., 2 septembre [1790, au comte de Saint-Priest ?] ; 1 page et demie in-4 (portrait gravé joint). Il transmet, au nom de l'Académie, une lettre de M. Anisson [directeur de l'Imprimerie Royale], qui a suspendu l'impression du volume courant de l'Académie. « Cette suspension est d'autant plus fâcheuse qu'elle nous expose à perdre tout ce que nous avons mis de soins depuis plusieurs années pour

accélérer cette impression et faire en sorte que le volume de chaque année parut l'année suivante. L'Académie n'a aucun fonds qu'elle puisse consacrer à l'impression de ses mémoires, jusqu'ici un libraire en faisait les frais, et l'Imprimerie royale traitait avec lui. M. Moutard n'est pas dans une position qui lui permette de faire des avances, ou d'accélérer l'acquit des engagements qu'il a pris. Si M. Anisson avait conservé l'impression du volume courant, et qu'il nous eut prevenu de son intention de ne pas continuer l'Académie aurait eu le temps de prendre des mesures. Mais il s'est permis de l'interrompre de sa seule autorité, et l'Académie des Sciences devait s'attendre à plus d'égards ». Il faudrait au moins qu'elle pût continuer le volume commencé.

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lots n° 141 et 142)

[D'après Nicolas Rieucau (*Inventaire Condorcet*), ces deux lettres sont inédites. Quelques erreurs de transcription ont été corrigées.]

COTTE Louis (1740-1815) météorologiste.

– 6 L.A.S., Montmorency 1781-1782, à Louis-Benjamin Fleuriau de Bellevue ; 7 pages et demie in-4. Correspondance avec le jeune savant de La Rochelle qui lui communiquait ses observations hydrométriques [elles seront exploitées dans les *Mémoires sur la météorologie du P. Cotte* (Imprimerie Royale, t. II, 1788, p. 263 sqq.)]. – 21 février 1781. Il transmet un Précis du sieur Mossy sur l'hygromètre que Fleuriau a commandé, et approuve sa remarque sur la dilatation de l'esprit de vin ; ses propres expériences sur le thermomètre le confirment. Mais quant à leurs recherches relatives aux marées, « *nous travaillons plus pour nos neveux que pour nous* ». – 20 mars 1781. Fleuriau a raison : « *il s'en faut de beaucoup que l'hygromètre soit trouvé ; celui de Mr Buissart est le plus sensible que je connaisse, mais il n'est pas encore aussi comparable que je le désirerois. J'attends de Londres un hygromètre que Mr Deluc a construit lui-même, et qu'il m'a fait offrir, il a passé tout l'été dernier à perfectionner cet instrument* ». Il parle aussi de ses expériences sur l'évaporation. – 14 avril 1781. Le sieur Mossy a allégué « *les longues manipulations* » exigées pour construire son instrument, et sa rareté, pour justifier son prix « *exorbitant* » ; Cotte ne s'étonne pas des différences entre ce thermomètre et ceux de Fleuriau : « *1° Il est difficile d'obtenir des ouvriers qu'ils règlent immédiatement les deux points de leurs thermom. 2° La justesse dans l'échelle de gradation est très difficile aussi à obtenir* », etc. – 23 juillet 1781. Le changement que Fleuriau a fait à sa manière d'observer aux heures des marées, « *ne peut que répandre plus de jour sur les résultats* », et il vante le barométrographe qu'il a vu chez M. Changeux : « *j'ai été enchanté de sa simplicité. Il peut s'adapter à une pendule quelconque* ». – 13 septembre 1781. Sa boussole est charmante et commode. « *Je ne connois point l'hygrom. du Sr Perica, mais je connois en général les artistes de Paris pour des charlatans, du moins pour la plupart ; ainsi leurs annonces fastueuses ne m'en imposent pas. J'ai actuellement entre les mains un nouvel hygromètre de la façon de Mr Deluc [...]. La matière hygrométrique est une espèce de ruban la baleine surmonté d'un cadran. Il est d'une sensibilité étonnante* ». Il annonce aussi un nouvel hygromètre de M. Buissart, et un mémoire de M. de Saussure sur l'hygromètre de cheveux... – 25 mars 1782. Il encourage Fleuriau à continuer ses observations sur les heures des marais : « *quand elles ne serviroient qu'à constater le peu d'influence de l'atmosph. sur le barom. dans ces circonstances, ces observat. seroient toujours précieuses ; il y a*

autant à gagner en physique, en détruisant des erreurs, qu'en établissant des vérités ».

(ADER Nordmann, lot n° 213 aux enchères salle Favart, Paris, 27 juin 2013)

CRAMER Gabriel (1704-1752) mathématicien.

– L.A.S., avec Schéma, Genève juin 1743, [à François Boissier De Sauvages, professeur de médecine à l'Université de Montpellier] ; 4 pages in-4. Il lui exprime sa très vive reconnaissance d'avoir renvoyé « *Mr Jallabert en santé* » [Jean Jallabert, mathématicien genevois], puis entreprend de répondre à sa difficulté « *sur la quantité de fluide qui s'écoule d'un vase par un tuiau branché dont on ferme d'abord & ouvre ensuite un des deux orifices* », cas passé sous silence par les grands maîtres qui ont étudié le mouvement des eaux. Avec déférence, il présente sa théorie selon laquelle « *le cas des deux tuiaux ouverts peut se réduire à celui d'un seul tuiau égal en capacité aux deux ensemble. En effet, ce qui determine la vitesse de l'eau au sortir d'un vase, c'est 1° la hauteur dans le vase, ou pour parler plus juste, au-dessus de l'orifice par où elle s'écoule, 2° la proportion de la surface supérieure de l'eau à la grandeur de l'orifice du tuiau par où elle s'écoule* ». Formules à l'appui, il développe pleinement cette théorie, l'illustre par un Schéma, et cite à son propos le Traité du mouvement des eaux de l'abbé Mariotte ; il arrive toujours à une conclusion « *entièrement opposée* » à l'expérience. « *Mais, direz-vous, l'expérience est plus forte qu'aucun raisonnement. J'en conviens en general [...]. J'excepte pourtant un cas de cette regle generale. C'est celui où le raisonnement est fort clair, & l'expérience très délicate, comme il a paru par exemple, dans la détermination de la figure de la Terre, où le raisonnement a rectifié l'expérience, & s'est enfin trouvé confirmé par des expériences plus précises* ». Son propre raisonnement pourrait bien être fautif, mais l'expérience est fort délicate : en témoignent les observations de MM. Mariotte et Coleni. « *C'est pourquoi Mons. Jallabert m'a fait beaucoup de plaisir quand il m'a proposé de repeter votre expérience, & de la varier de diverses façons pour découvrir, s'il se peut, la raison de cette contrariété entre l'expérience & la théorie* ». Il poursuit son raisonnement, en se référant à Newton et à Bernoulli ; il prévoit qu'il sera difficile de réduire l'effet au calcul. « *Je ne sens que trop, combien cela est imparfait, & peu capable de satisfaire une personne dont la pénétration est si grande & le gout si exquis. Mais je compte sur l'indulgence que l'amitié que vous me temoignés me donne lieu d'espérer* ». Il termine en parlant de la traduction du livre de Stephen Hales [Hæmastastique, ou la Statique des animaux (Genève, 1744)] : « *Cet ouvrage meritoit assurément d'etre donné au public, & les dissertations dont vous l'avez enrichi, y ajoutent un prix qui le rend fort superieur à l'original. Je vous aurois offert mes services pour veiller à l'impression, si Mr Jallabert ne m'avoit prévenu. Mais il sera avantageux pour votre ouvrage & pour le public, que ce soit plutôt lui qui prenne ce soin-là que moi* ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 146) [Cette lettre inédite n'avait pas été inventoriée jusque là. Deux autres lettres à Boissier de Sauvages sont connues, conservées l'une à Berlin, l'autre à Avignon. Cette lettre intervient quelques semaines après l'élection de Gabriel Cramer comme associé étranger de la Société royale des sciences de Montpellier, en même temps que Jallabert et Musschenbroek. Il faut lire « *Poleni* » et non « *Coleni* » dans la transcription. Cramer s'est investi dans de nombreuses activités éditoriales, Hales ici, mais aussi Jean (I) Bernoulli et Leibniz

(commentaire de Thierry Joffredo, sur la base de l'Inventaire établi par Jean-Daniel Candaux).]

D'ALEMBERT Jean Le Rond (1717-1783).

– Apostille A.S. sur un mémoire manuscrit de Mazan de Sollier, Paris, 26 janvier 1746, Rapport sur un mémoire rapporté à l'Académie royale des sciences de Paris le 19 janvier, sous le titre générique de Problème de géométrie pratique. La page présentée ici porte l'intitulé « *Opération pour continuer une ligne droite lorsqu'il s'y rencontre quelque empêchement sans avoir recours au demy cercle* ». Après les dix énoncés posés par l'auteur, D'Alembert conclut : « *cet écrit ne contient rien qui mérite l'attention de l'Académie.* » (Librairie Signatures, catalogue n° 8, mai 2013, lot n° 152)
[Ce rapport lapidaire, bien évidemment inédit, sera publié dans le volume 11 de la série III des Œuvres complètes de D'Alembert, consacré à ses travaux dans le cadre de l'Académie des sciences.]

– L.A.S., (minute), Paris 22 novembre 1776, à l'abbé Grosier ; 2 pages et demie in-4. Vive protestation contre l'accusation d'avoir dénoncé l'abbé comme auteur d'une comédie visant les philosophes. « *Il est très faux que je vous aie dénoncé comme l'auteur de la comédie dont vous me parlez, & d'autant plus faux que je ne la croyais pas de vous [...]. Il n'est pas moins faux que j'aie sollicité des ordres pour qu'on envoyât fouiller chez vous. Rien n'est plus opposé que ces voies de fait à ma façon de penser. Mais il est très vrai, qu'un homme de votre connoissance, [rayé grand déclamateur contre ceux qu'on appelle philosophes], a dit publiquement, qu'on avoit du vous remettre plusieurs exemplaires de cet ouvrage, & que c'étoit chez vous qu'il les trouveroit, s'il en avoit besoin* ». D'Alembert eut la discrétion de ne pas nommer l'abbé ; il écrivit au magistrat seulement que la satire devait se trouver chez les auteurs de l'*Année littéraire*. « *Mon intention, en donnant cet avis à Mr Le Noir n'étoit nullement qu'on fouillât chez personne mais uniquement qu'il voulust bien avertir ces auteurs de ne pas contribuer à repandre l'ouvrage, et c'est aussi uniquement ce qu'il a fait [...]. Au reste, comme on m'avoit assuré que j'étois un des acteurs de la comédie en question, & que je me suis fait une loi, à laquelle j'ai toujours été très fidèle, de laisser un libre cours à tout ce qu'on peut écrire contre moi, j'ajoutois dans ma lettre à Mr Le Noir, que je ne lui aurois porté aucune plainte en cette occasion, si je n'en avois appris qu'on outrageoit dans cette satire jusqu'à made Geoffrin, qui par ses vertus & par le triste état où elle est, semble meriter quelques égards, de la part même des faiseurs de libelles* ». Depuis lors, il a eu la comédie entre les mains, mais elle était si ennuyeuse qu'il n'a pu achever la lecture du premier acte « *elle ne peut effleurer en vérité, ni les vivans, ni même les mourans ; et je pense qu'on lui feroit beaucoup trop d'honneur (ainsi qu'à tant d'autres brochures du même genre) d'en défendre la distribution* ». L'abbé peut d'ailleurs consulter sa lettre chez M. Le Noir. « *J'ai cru devoir cet éclaircissement, non à la lettre outrageante que vous m'avez écrite, mais uniquement à ma réputation morale, la seule que je croie mériter, & la seule que je sois jaloux de conserver & de défendre* ». Quant à ses reproches et injures, il semble à d'Alembert qu'il aurait le droit de faire les mêmes reproches de calomnie, mais quant aux injures, « *je n'en fais dire à personne, même par représailles* ». Joint une L.A.S., 2 p. in-4, de Jean-Baptiste Grosier (1743-1823) à d'Alembert, Paris 21 novembre 1776, dénonçant les « *procédés odieux et si peu philosophiques* » de son délateur. (Les Autographes, cat. 136, lot n°4, T. Bodin, Paris, été 2013)

– L.S., (orig. de la main d'un secrétaire), à Paris 22 juin 1767 ; 2 p. [la lettre a dû être jointe à un autre envoi car elle ne semble porter ni adresse, ni cachet]. [f. 1 r^o] « *Je reverrai avec plaisir, Monsieur, celles des épreuves de votre seconde édition que vous jugerez à propos : vous pouvez le dire à votre libraire ; mais je crois qu'il seroit nécessaire qu'elles passent auparavant par vos mains. A l'égard du nouveau livre dont vous me parlés, et sur lequel je vous garderai le secret, je vous conseille d'en écrire à Mr. marin, Secrétaire général de la Librairie, et de demander Mr. Saurin pour Censeur. Je me flatte que la veuve Duchesne vous aura enfin envoyé mon livre : en cas qu'elle ne l'aie pas fait, écrivez lui je vous prie sur cette négligence dont elle est seule [f. 1 v^o] coupable. L'heure de la poste ne me permet pas de vous en dire davantage. Adieu, Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur, [...]* D'Alembert A Paris ce 22 juin 1767 ».

(*Libreria Antiquaria Pontremoli* di Lucia Di Maio & C., catalogue d'autographe automne 2012, lot n° 29)

[Cette lettre, totalement inédite, ne figure pas dans l'*Inventaire analytique de la correspondance de D'Alembert* (CNRS Éditions, 2009, vol. 1 de la série V, mise à jour en ligne <http://dalembert.academie-sciences.fr>). Contrairement à ce que dit le cat. de vente, elle n'est pas autographe, seule la signature l'est. Le texte est écrit par le secrétaire de D'Alembert, comme la plupart des lettres envoyées par D'Alembert entre février et juin 1767. Elle sera éditée dans la correspondance (série V) sous le numéro 67.58a. La lettre a dû être jointe à un autre envoi car elle ne semble porter ni adresse, ni cachet. Pour des raisons données dans l'édition, son destinataire est très probablement l'ami troyen, Pierre Jean Grosley (1718-1785).]

– L.A.S., ce dimanche matin [février 1783], à Jean-Pierre Claris de Florian, « *gentilhomme de S.A.S. Mgr le duc de Penthièvre* » ; 1 page et quart in-8, adresse (portrait gravé joint). Lettre relative à la comédie de Florian *Le Bon Père* [« *représentée sur un théâtre de société le 2 février 1783* », et dédiée au duc de Penthièvre ; elle sera donnée pour la première fois au public en mars 1790, sur le Théâtre Italien]. « *Hier au soir, monsieur, je fis, après votre départ, une application assez heureuse (au moins par la vérité) du mot de Molière sur le Tartuffe, Mr le Premier président ne veut pas qu'on le joue. On donnoit de justes éloges à votre comédie du Bon Pere ; quelqu'un dit que vous la donneriez sans doute aux Italiens ; non, repondis-je, Mr le Duc de Penthièvre ne veut pas qu'on le joue. J'espere que cette plaisanterie, qui ne l'est guere, ne déplaira ni au bon Pere, ni à sa respectable fille. Je me hâte de vous l'ecrire, d'abord afin que vous ne l'appreniez point par d'autres, en second lieu, afin qu'on ne me fasse pas dire une sottise pour une chose honnête, en 3e lieu, afin que le Prince, s'il doit le savoir, la sache par vous, qui surement ne l'altererez pas* ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 113)

[Cette lettre, également inédite, et non encore répertoriée dans l'*Inventaire analytique de la correspondance de D'Alembert* lors de sa sortie en 2009 (mise à jour en ligne <http://dalembert.academie-sciences.fr>, lettre 83.09a) ni dans la correspondance de Florian, est la seule lettre connue de D'Alembert au jeune Florian (1755-1794), bien qu'elle ne soit manifestement pas la seule, les deux étant des familiers du « *petit théâtre* » du comte d'Argental et s'étant connus alors que Florian était encore adolescent. (*Mémoires et Correspondance*, éd. Jean-Luc Gourdin, JBM21, 2005).]

lettre de D'Alembert

hier au soir, Monsieur, je fis, après votre départ,
une application assez heureuse (au moins par la
serenité) du mot de motiver sur le Tartuffe, M^r le
Premier président ne veut pas qu'on le joue. on donne
de justes éloges à votre comédie du Bon Père; quelqu'un
dit que vous la donneriez sans doute aux Italiens;
non, répondit-il, M^r le Duc de Penthièvre ne veut pas
qu'on le joue. j'espère que cette plaisanterie, qui
ne l'est guère, ne déplaîra ni au bon Père, ni à sa
respectable fille. Je me hâte de vous l'écrire, d'abord
afin que vous ne l'appreniez point par d'autres, en
second lieu, afin qu'on ne me fasse pas dire une sottise
pour une chose honnête, en 3^e lieu, afin que le Prince,
s'il doit la savoir, la sache par vous, qui sûrement
ne l'avez pas. Je vous embrasse de tout mon cœur

Tous ex animo D'Alembert

ce dimanche matin

Tourner l. v. p.

— 2 L.A.S., « D'Alembert » Paris 20 mai 1778 et s.d., 2 pp. ½ et une page in-4. À Monsieur de Saint-Marc, officier au régiment des Gardes françaises, dramaturge et librettiste. Pour lui dire le bien qu'il pensait de ses ouvrages: « Ce que je connais déjà de vos ouvrages, tant en vers qu'en prose, me donnent beaucoup d'envie de lire ce qui m'est nouveau, et de relire ce que j'ai déjà lu ».

(<http://www.aguttes.com>, vente du 15 mai 2014, lot n° 285, cat. Livres & Vieux papiers)

[Ces deux lettres inédites (78.29a et 81.13a en supplément de l'*Inventaire analytique de la Correspondance de D'Alembert*) sont adressées à Jean Paul André de Razins, marquis de Saint Marc, inconnu jusque-là comme correspondant. Pour la datation de la seconde, voir la base de données de la correspondance <http://dalember.academie-sciences.fr>.]

DAUBENTON Louis (1716-1800) naturaliste, collaborateur de l'*Encyclopédie*.

– L.A.S., Paris 28 septembre 1779, à Monseigneur ; 3 pages in-4 (portrait gravé joint). « *Je vous rends bien des graces de la bonté que vous avez de vouloir bien mettre mon mémoire sous les yeux du Roi. Je n'y ai pas fixé la somme à laquelle pourront monter les frais des planches nécessaires pour ma minéralogie, parce que je ne la connois pas au juste. Je crois qu'il faudra environ quatre-vingts planches et qu'elles reviendront tant pour le dessein que pour la gravure chacune à cent francs : ce qui feroit à peu près huit mille francs ; mais je n'ai pas besoin pour le present de la somme entiere. Si par votre protection, Monseigneur, j'en reçois presentement quatre mille francs, j'aurai l'honneur de vous rendre compte de l'emploi que j'en aurai fait, lorsque je vous demanderai les quatre autres mille francs ou moins si la somme entiere n'est pas necessaire pour finir l'ouvrage* ».

– L.A.S., Paris 30 septembre 1793, à Antoine-Laurent de Lavoisier ; 1 page in-4, adresse avec cachet de cire rouge. « *Citoyen. Il est bien certain que j'ai remis au secretariat deux memoires des qu'on les a demandés ; l'un est sur le granitelle globuleux pour l'année 1790, l'autre est sur l'accroissement du bois pour 1791 ; il y en a un troisieme pour 1792 que j'ai entre mes mains. Il y a pour le mémoire de 1790 une planche qui est gravée ; il faudra que je voie une epreuve de l'imprimé pour y mettre des lettres relatives au mémoire. Salut et fraternité* ». (http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lots n° 148 et 149)

DELAMBRE Jean-Baptiste (1749-1822) Astronome et mathématicien. Avec Pierre Méchain il entreprit la mesure d'un arc de méridien de Paris, entre Dunkerque et Barcelone, qui servit à l'établissement du système métrique. Expédition qui dura entre 1792 et 1799.

– L.A.S., « *Delambre* » 5 floréal an 2, 1 page in-4. À un citoyen pour lui adresser une expédition d'un arrêté de la Commune, qu'il lui demande de mettre sous les yeux du Ministre « *afin qu'il nous mette en état de reprendre nos opérations trop longtemps suspendues* ». (<http://www.aguttes.com>, vente du 15 mai 2014, lot n° 286, cat. Livres & Vieux papiers)

DORTOUS DE MAIRAN Jean-Jacques (1678-1771).

– L.A.S., Paris 20 décembre 1740, [à Émilie Du Châtelet] ; sur 1 page in-4 (portrait gravé joint). « *On vient, Madame, de me remettre de votre part les Institutions de Physique si attendues, et à si juste titre, et je vous en fais mes très humbles remerciemens. Je les lirai avec toutes les dispositions favorables que votre nom doit leur concilier, et dont je ne doute pas cependant qu'elles n'ayent de quoi se passer* ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 154)

[Cette lettre a été publiée dans l'*Isographie des hommes célèbres* en 1843, elle est le n° 608 provisoire de la correspondance en cours de publication de M^{me} Du Châtelet. Elle constitue une pièce de leur querelle sur les forces vives.]

On vient, Madame, de me remettre de votre
part les Institutions de Physique si attendues,
et à si juste titre, et je vous en fais mes très
humbles remerciements. Je les lisai avec toutes les
dispositions favorables que votre nom doit leur
concilier, et dont je ne doute pas cependant qu'elles
n'aient de quoi se passer.
Je suis avec un profond respect
Madame

Votre très humble et
très obéissant serviteur
J. J. Rousseau

Paris ce 20^{me} 10bre 1740

ESCLAVELLES Louise-Florence Tardieu d', marquise d'Épinay (1726-1783) protectrice de Jean-Jacques Rousseau.

– P.A.S., « d'Esclavelles d'Épinay », Paris 4 janvier 1773 ; demi-page in-4. « Je reconnois avoir reçu de monsr d'Épinay mon mari par les mains de Monsieur Tronchin fermier general, la somme de mille quatre vingt trois livres six sols huit deniers en acompte de ma rente viagere ».

(Les Autographes, cat n° 137, lot n° 104, T. Bodin, Paris, janvier 2014)

EULER Leonhard (1707-1783) mathématicien et physicien.

– L.A.S., avec schéma, Berlin 24 août 1754, [à Pierre Bouguer] ; 4 pages in-4 (portrait gravé joint). Lettre scientifique relative à la polémique entre Bouguer et La Condamine sur la détermination de la figure de la terre. Il remercie Bouguer de lui avoir communiqué sa Lettre touchant sa controverse avec M. de La Condamine [Lettre à M. *** dans laquelle on discute divers points d'astronomie pratique, et où l'on fait quelques remarques sur le Supplément au Journal historique du voyage à l'Equateur de M. de la C.] : « *Votre droiture brille dans tout ce que vous avez publié sur cette matiere et vous y eclairez des points si essentiels à ces importantes recherches, que le public retirera toujours de grands avantages de cette controverse et on verra peut etre avec regret que votre derniere lettre y mettra fin. Je vous suis également fort obligé [...] du resultat des operations de Mr l'abbé La Caille. J'ai aussi eu la curiosité de comparer son degré mesuré avec ceux du Perou, de la France et de Laponie, et j'ai vu avec admiration, que si l'on ne tient pas compte du degré de la France, les trois autres seroient parfaitement d'accord entr'eux et avec l'hypothese elliptique de la terre* ». Il fait la démonstration de son calcul du méridien, en supposant une erreur de 169 toises ; « *de là s'ensuivroit le rapport de l'axe de la terre au diametre de l'équateur comme 229 à 230 conforme à la theorie de Newton et outre cela le demiaxe = 3266892 toises, et le demidiametre de l'équateur = 3281168 toises* ». Il a remarqué à cette occasion qu'il serait possible de s'assurer de l'ellipticité de la terre dans une seule contrée, sans se transporter en des régions éloignées entre elles : « *Toute l'operation se pourroit executer par des observations de la distance de quelque étoile fixe au zenith, et par la mesure des angles sur la terre. Le fondement de cette methode consiste dans la nature de la ligne la plus courte qu'on peut tracer d'un lieu à un autre sur la surface de la terre. Les operations pour tracer une telle ligne me paroissent bien praticables, par le moyen des piques plantées en sorte perpendiculairement, qu'en visant les suivantes paroissent toujours eclipsées par les precedentes, car une ligne marquée par de telles piques sera la plus courte entre ces termes. Une telle operation ne demande qu'une plaine d'une asses grande étendue, or une de 20 ou trente miles d'Allemagne pourroit etre suffisante* ». Il trace un Schéma afin d'illustrer sa démonstration de l'hypothèse d'une terre sphérique, et donne le détail de ses calculs. Il termine en regrettant de n'avoir pu apprendre le sujet de la question proposée par l'Académie royale pour 1755 ; il s'appliquera à celle qui sera décidée pour 1756. « *Oserois-je vous aussi prier [...] de daigner de votre attention la question de notre Académie sur laquelle n'ayant reçu que des sottises nous avons été obligé de la renvoyer à l'année 1756* ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 156) [Dix-huit lettres ont été retrouvées entre Euler et Bouguer. Celle-ci, inédite est une nouvelle lettre qui s'insère entre la lettre connue de Bouguer à Euler du 11 juillet 1754 et celle du 14 novembre 1754 (n° 325 et 326 de l'Inventaire de la correspondance d'Euler en ligne sur eulerarchive.)]

FONTENELLE Bernard Le Bovier de (1657-1757) mathématicien et philosophe.

– L.A.S., Paris 27 février, à l'abbé Jean de Hautefeuille, à Orléans ; 1 page in-8, adresse (portrait gravé joint). « *J'ai reçu votre lettre du 5 fév. et j'ai attendu à y répondre que M. le Cardinal vint ici, et que je lui eusse parlé. Il est venu ces jours ci, et je lui ai donné votre placet en l'appuyant de mon mieux, et en lui représentant toutes vos raisons. Voilà tout ce que j'ai pu faire* ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 158)
 [L'abbé Jean de Hautefeuille (1647-1724) est un physicien et mécanicien français, auteur de nombreuses inventions, en particulier celle du ressort spiral, disputée à Huygens et Hooke, voir l'article correspondant de l'*Encyclopédie*.]

FRANKLIN Benjamin (1706-1790) physicien, philosophe.

– L.A.S., Londres 16 novembre 1772, au physicien Jean-Baptiste Le Roy ; 4 pages in-fol. ; en anglais (portrait gravé joint). Lettre, écrite après l'élection de Franklin à l'Académie des Sciences (16 août 1772), sur les recherches sur l'électricité et le paratonnerre. Suivant le conseil de Le Roy, et très sensible à l'honneur qui lui est fait, Franklin envoie une lettre de remerciements à l'Académie, lettre brève qui ne donnera pas de mal à traduire, mais disant qu'il veut être un membre utile. Aucune société n'a fait davantage pour repousser les limites de la science par ses découvertes, et pour diffuser des connaissances utiles à l'humanité, par ses communications généreuses : aussi sera-t-il heureux de concourir aux fins de cette institution. Il adresse quelques expériences et observations électriques, répondant à Benjamin Wilson qui s'oppose à l'érection de paratonnerres pointus « *pointed rods* » sur un magasin de poudre, la Royal Society ayant été consultée à ce sujet par la Commission du matériel militaire. Il l'entretient ensuite des expériences de John Walsh sur la torpille : il souhaite que quelques-uns des philosophes français, situés au bord de la mer, les répètent, car il craint que M. Walsh n'ait conclu un peu rapidement à l'identité du fluide électrique et de celui de la torpille « *the sameness of the electrical & torpedinal fluid* ». Que la torpille soit capable de fortes décharges, et pourtant incapable de donner le plus petit éclairage, par exemple, permet de douter de cette identité. Le Dr Joseph Priestley poursuit ses expériences sur l'air, et fait constamment de nouvelles découvertes ; le prochain volume de Transactions en recueillera un certain nombre ; Franklin soupçonne, comme les chimistes français, que ses airs factices ne deviendront jamais de l'air pur. Il est heureux d'apprendre le succès des expériences des Français sur l'or. Il est toujours avantageux de se débarrasser d'erreurs scientifiques ; en témoignent les progrès de la médecine en l'espace d'un siècle. Le Dispensatory était un grand ouvrage, rempli de remèdes, chacun composé de nombreux ingrédients et dont on prétendait que tous étaient fondés sur des expériences. Mais la répétition de ces expériences a prouvé la nullité tantôt d'un ingrédient, tantôt de toute une composition, et alors l'in-folio est devenu un in-quarto, puis un in-octavo, puis un in-duodécimo, et la dernière édition n'est plus qu'un pamphlet qui pourrait être allégé encore. Cependant on peut espérer et croire qu'à mesure que l'art médical élaguera ses branches inutiles, ses fruits n'en seront que meilleurs, et plus efficaces. Le comte de Lauraguais n'est pas en Angleterre en ce moment, et Franklin n'a rien entendu du bruit selon lequel il serait devenu quaker. Mais comme la parcimonie est un des grands principes de cette secte, celui qui a été, dit-on, fort dispendieux pourrait trouver son compte en embrassant une religion aussi salvatrice. Après cette petite plaisanterie, Franklin termine en assurant Le Roy qu'il a inscrit son nom à côté de ceux de M. Walsh et Sir John Pringle, pour tenter d'obtenir son élection à la Royal Society. Au bas de la lettre, note du Dr Gervais indiquant que cette lettre lui a été donnée par l'avocat Frédéric Forgues, petit-neveu de Le Roy.

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 160)
 [L'édition en ligne des papiers de Franklin établie par l'Université de Yale depuis 1954, <http://franklinpapers.org/>, édite en effet la lettre de remerciement

écrite par Franklin (et conservée à l'Académie des sciences) de Londres le 16 novembre 1772, mais cette lettre conjointe à Le Roy est inédite.]

GEOFFRIN Marie-Thérèse Rodet, (1699-1777) femme de lettres.

– P.A.S., Paris 7 janvier 1752 ; 1 page petit in-4. (un portrait joint) « *Je reconnois avoir reçue de madame la Baronne de Ville par les mains de monsieur Gombault avocat au conseil la somme de deux mille vingt cinq livres pour trois mois échu le dernier decembre mil sept cent cinquante et un de la rente viagere de huit mille cens livres a moy constituée par ma dite dame de Ville dont quittance* ». (*Les Autographes*, cat. 136, lot n°126, T. Bodin, Paris, été 2013)

GEOFFRIN Marie-Thérèse, marquise de La Ferté-Imbault (1715-1791), fille de Madame Geoffrin, femme de lettres, surnommée « *la Reine des Lanturelus* ».

– L.A.S., Paris 26 mars 1777, [au Roi de Pologne Stanislas Auguste Poniatowski] ; 2 pages in-4. « *Ma mere [Madame Geoffrin] me charge de presenter a votre majesté sa tres humble reconnaissance de toutes les bontes dont elle veut bien l'honorer, ainsi que de ces marques de protection pour les personnes a qui elle sinteresse. Son etat Sire est toujours le même, elle ne peut faire encore aucuns usages de ses jambes ni de ces mains, mais elle mange, dort et digere tres bien et ne souffre point, on assure que le prince Louis [de Rohan] a qui votre majesté veut du bien (et qui lui est bien attaché,) sera incessamment grand aumonier de France, parce que létat du cardinal de La Roche Aymont paroist sans ressource, on assure aussi que ce sera l'eveque d'Autun [Yves-Alexandre de Marbeuf] qui ora la fæuille des benefices* ». (*Les Autographes*, cat. 136, lot n°164, T. Bodin, Paris, été 2013)

GODIN Louis (1704-1760) astronome, il participa à l'expédition de La Condamine.

– L.A.S., Alaoui 13 avril 1739, [à Pierre Bouguer ?] ; 3 pages et demie in-4. Lettre sur la mission pour mesurer un arc de méridien sous l'équateur. Depuis la lettre dans laquelle son correspondant exprimait des doutes sur la base qu'il prenait de 6274 toises, et qu'il croyait un peu plus longue depuis l'addition qu'ils y ont faite, Godin a cru que son correspondant lui donnerait les motifs de sa croyance : « *j'ai cru mesme que vous le deviez : aujourd'huy que nous sommes en mesme temps parties & juges, je ne crois plus le premier et vous ne croyez pas le second ; je me passeray donc de vos remarques. Mais ce que j'avois negligé de faire je l'ay fait aujourd'huy. Nous avons revû M. D. Jorge & moy ce que chacun de nous avoit fait à part la dessus : et j'ay bien lieu de croire que nous n'avions, pour avoir Monsieur vos remarques qu'à faire plutost la revuë de nos papiers, de sorte que si vous perdiez les vostres nous pourrions comme je le presume vous aider des nostres à vous faire oublier la perte sur ce sujet. Particulierement M. D. Jorge qui met dans son journal au net plus de circonstances trouvoit il y a environ deux ans comme vous le croyez voir aussi, la base telle qu'elle est un peu plus longue que 6274 t. et tout de suite il a trouvé bon ainsi que moy de l'arrester à celle que nous avons ensemble déterminée et à la manière dont nous l'avons fait, fondés sur une hypothese que ni vous ni moy ne pouvons quant à present nier. Toutes ces remarques sont depuis ce temps là dans son livre, sauf ce que peut apporter de nouveau ou de différend l'examen fait ou à faire en consequence de ce que met M. D. Jorge dans son journal [...]. A l'egard de vos angles, si j'ay du temps je les extrairay de vos lettres et vous en enverray une liste, je vous eviteray volontiers la peine assez grande de l'extraire vous mesme des copies que*

vous avez de ces lettres. Je me propose par là de détourner tout soupçon de variation contre nous ; c'étoit dans cette vue que je vous avois communiqué les miens non seulem. aparens mais dernièrement reduits affin de constater ceux que je compte employer en vertu des connoissances que j'ay eu jusqu'à present ; après la base de Cuenca mesurée il me semble Monsieur qu'il n'en est plus temps, car du soir au lendemain on peut varier ces dernieres corrections des angles aparens, et les ajuster à la base. Nous ne le ferons pas mais il ne manqueroit peut estre pas de gens qui le croiroient ». Il parle ensuite des mesures prises à Vingotasin. Il a reçu un avis de M. Verguin, « et ne considerant que les angles qui se forment dans ce triangle je vois que vous avez été assez heureux dans le conseil que vous luy avez donné de s'en tenir à Mangan ou à Sinazavan & de ne pas aller à Chiripongo, ou je le croyois suivant l'avis que vous eustes la bonté de m'en donner. Il me marque qu'il envoie un exprès pilote à M. Des Odon. [Jean Godin Des Odonais, son cousin, qui participe à l'expédition] pour luy indiquer le point precis où il doit mettre son signal. Cela pourroit obliger de le changer de la place où vous l'avez vu ». Il donne enfin la liste de plusieurs mesures.

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerr27-2-2014.htm, lot n° 163)

GRIMM Friedrich Melchior (Ratisbonne 1723-1807), diplomate.

– L.A., à la princesse de Galitzine [Amélie von Schmettau], Paris, 11 décembre 1774 ; 3 pp. 1/2 in-8. Le baron Grimm cherche à se faire pardonner des torts : « *Que n'êtes vous pas en droit, Princesse, de penser d'un homme que vous avez comblée de bonté, qui vous en paru pénétré, et qui depuis près de deux mois qu'il vous a quittée n'a pas pu trouver le moment de vous parler de son respect, de son attachement, de sa reconnaissance J'avoue que toutes les apparences sont contre moi, mais mon cœur n'est pas coupable* ». La princesse étant en route pour Rotterdam, il attend de recevoir de ses nouvelles par l'intermédiaire de M^{me} de Galouvin. « *Malgré mes torts, je pense, [...] qu'il pourrait vous arriver dans l'occasion de m'honorer de vos ordres, et je vous envoie mon adresse à tout hazard. Convenez qu'il est bien noble à moi de ne vous avoir pas demandé ce Lucio Vero de Sacchini [opéra du compositeur italien Antonio Sacchini] que vous m'aviez si généreusement offert. Il m'aurait rappelé ces moments délicieux que vous avez passés à votre clavecin. Je me figure à quel point ce clavecin est négligé depuis notre départ. Vous l'abandonnez sans l'aimer moins, c'est comme le philosophe me traite depuis mon retour [Grimm s'était fâché avec Jean-Jacques Rousseau]. Je ne l'ai presque pas vu. Je ne sais s'il vous écrit plus souvent qu'il ne voit ses amis. En revanche, je parle souvent de vous avec M. le Baron d'Holbach [Paul-Henri Thiry, baron d'Holbach, 1723-1789] et même avec son fils. Jugez, [...] quel besoin j'ai de parler de vous. Madame Geoffrin m'a fait sa cour en me demandant de vos nouvelles avec une extrême vivacité. Si malgré mes torts, vous avez des ordres à donner en ce pays ci, je soutiendrai envers et contre tous, philosophe y compris, qu'il n'existe en ce siècle ni en ce monde, personne qui vous soit plus respectueusement, plus inviolablement, et j'allais me croire philosophe et ajouter, plus tendrement attaché que moi* ». Il ajoute en P.S. « *Caillot me fait sa cour tant qu'il peut, [...], en me parlant de vous, de Mademoiselle de Dannelmann, de Mad. la Princesse d'Orange. Si vous me protéger assez pour faire parvenir mon hommage jusqu'à son Altesse Royale [...], vous aurez une action généreuse de plus dans votre almanac* ». « *De quoi s'avise donc ce bohémien, d'avoir plus d'esprit que nous* » disait Voltaire au sujet de Frédéric-Melchior Grimm, qui d'origine fort modeste, avait suivi les cours de l'univer-

sité de Leipzig. Introduit dans le monde littéraire français par le philosophe Jean-Jacques Rousseau, il fréquenta les salons de M^{me} d'Epinay dont il devint l'amant. À la date de cette lettre (1774), Grimm, nommé baron par la Reine Marie-Thérèse d'Autriche, était à l'apogée de sa gloire littéraire et mondaine. (Librairie de l'*Abbaye-Pinault*, catalogue n° 350, lot n°72)

– L.A., 4 pages in-4. Il reproche à son correspondant de ne pas lui avoir envoyé ses « *Poèmes à l'honneur de Mess. les Encyclopedistes* », alors qu'il le gronde « *quand j'en fais au Roy de Prusse, ou en reçois des Epigrammes* ». Puis il donne diverses nouvelles. Il a en effet écrit au Président de Globig à Dresde « *comme au Chef de notre Université* » pour lui faire part de son entretien avec le Roi, rendue publique par une indiscretion : « *Ma lettre courut, avec les Vers du Roy par toute la ville de Dresde [...] C'est de là que les copies se sont répandues en Italie et en France, en Hollande et en Angleterre. J'en ai reçu des compliments là-dessus de toutes parts : tandis que M. le Président me défendit de ne point faire imprimer la Lettre du Roy* ». Il revient ensuite sur sa rencontre avec le Roi, en novembre 1756, auprès duquel il avait été envoyé, en tant que Recteur de l'Université, pour saluer son arrivée. Joint des lettres ou pièces adressées à Grimm : – l.a.s. du duc de Brissac sur l'achat de juments frisons ; un inventaire manuscrit de cartes géographiques de France et d'Europe (avec indications de leurs auteurs et formats) à paraître dans des ouvrages ; un prospectus imprimé des libraires François Grasset & Compagnie (Lausanne 1767) concernant la publication des œuvres complètes d'Antoine Arnauld, avec le manuscrit de la « *Distribution des ouvrages de M. Arnauld en huit classes sans compter les lettres* » (18 p. in-fol).

(ADER Nordmann, lot n°158, vente aux enchères salle Favart, Paris, 20 mai 2014)

HALLER Albrecht von (1708-1777) botaniste et médecin.

– L.A.S., Göttingen 27 février 1752, [à Louis Daubenton ?] ; 4 pages in-4 (portrait gravé joint). Lettre scientifique, sur ses expériences sur la circulation sanguine et la sensibilité nerveuse. Il remercie son correspondant des peines qu'il s'est données pour lui, à l'égard du Journal des savants ; « *La Mettrie a avoué à vint personnes, qu'il ne m'a jamais vu* ». Il le remercie aussi des « *marques d'approbation* » qu'il a données à ses propres Réflexions sur le système de la génération de M. de Buffon, et des lumières « *sur le succès des experiences elles memes : je tacherai de les verifier, et j'ai toujours cru que les particules organiques de M. de B. [Buffon] et les animalcules de Leeuwenhoek ne sont, que des insectes habitans d'une liqueur, qui aproche de la pouriture dans tous les animaux commus. Pour la nonexistence du corps-jaune dans les animaux, ou dans les femmes vierges, je lai trop souvent verifiée pour craindre de me tromper* ». Il parle de son collègue Holleman, qui n'est pas « *pyrrhonien* » mais observateur, et de ses travaux sur les baromètres et les os d'éléphant, et le prie de charger quelqu'un de faire pour eux un « *dessin du femur du squelette d'éléphant du Jardin du Roi* ». Puis il parle de ses « *experiences sur le mouvement du sang veineux, qui repond à la respiration. Je suis sur à n'en point douter, qu'il y a dans la jugulaire (jusqu'au cerveau) dans la cave inferieure jusqu'au femur et dans la souclaviere jusqu'au milieu de la basilique un mouvement alternatif des plus evidens, ces veines s'affaissant et se vidant dans l'inspiration, elles se remplissent et se gonflent dans l'expiration. Cette acceleration de la circulation seroit-elle un des usages inconnus de la respiration ? Les animaux chauds en pourroient avoir* ».

besoin, ils ont selon ce que j'ai pu voir, le cœur plus grand et le nombre de vaisseaux rouges incomparablement plus fort que les animaux froids ». Il a refait encore ses expériences sur la sensibilité et sur l'irritabilité : « *Les tendons tailladés, percés, coupés à demi à des chiens en vie ne font aucun mal à ces animaux, il est même étonnant de voir des chiens danser après qu'on leur a coupé à demi le tendon d'Achille. Le perioste tailladé ne fait aucun mal à un chien, qui crie vivement à la moindre blessure de la peau. Je crois que les chirurgiens m'auront quelque obligation. [...]* Tous ces chiens guérissent en se lechant sans aucun symptôme. Je refais et varie encore mes expériences pour en faire un petit système, que je publierai dans nos mémoires, dont j'aurai l'honneur de vous envoyer le 1^{er} volume par quelque occasion. Il n'en reste que quelques feuilles à imprimer. M. Zimmermann est encore ici chez les Lord Murray. [...] Un Écossois croit avoir découvert dans le saumon, que le male est pourvu d'un penis et que l'accouplement s'y fait absolument comme dans les quadrupèdes. Je serois charmé, que cela fut. On aime naturellement la simétrie – parce qu'elle est commode, et qu'elle soulage notre paresse ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 165)

LA CONDAMINE Charles Marie de [Paris, 1701 – id., 1774], géodésien, naturaliste.

– L.A.S., adressée à l'abbé Venuti, Rome, 17 avril 1756 ; 2 pages in-4°, adresse au dos avec cachet de cire rouge. L'abbé Venuti désire s'établir en France, mais il doit pour cela présenter un mémoire résumant ses raisons, ses qualités. « *Je pars mercredi au plus tard [...]. Je vais à Lorrette puis à Boulogne et à Parme ou je vous prie de m'écrire et de m'envoyer dix lignes soit de votre main ou d'une autre contenant le tems que vous avez demeuré en France, en quelle qualité, le dessein que vous aviez de vous y fixer* ». La Condamine est prêt à l'aider, mais il lui faut des renseignements précis, il fera le reste : « *faites le memoire en Italien si cela vous est plus commode : je l'habillerai a la française, je le donnerai copie de ma main avec ce que j'y mettrai que vous pourriez dire.* » Le Condamine ne garantit pas le résultat pour autant, mais ce qui est sûr, c'est que sans le mémoire, l'abbé Venuti n'obtiendra rien. Dans un post-scriptum, il annonce : « *Nous n'avons point encore de nouvelles du depart de notre flotte de Toulon. M. le Duc d'Orleans a fait inoculer ses enfans sous la direction du docteur Tronchin de Genève.* » Il s'agit de l'inoculation de la petite vérole, dont La Condamine par ses écrits contribua à répandre l'utilisation et à en vanter l'usage. Cette lettre est écrite au cours d'un voyage en Italie, durant lequel il obtint la permission d'épouser la nièce du pape.

(*Art et Autographes*, cat. 67, lot n°25495 novembre 2013)

– L.A.S., Paris 27 mai 1768, à Pierre-Louis Gandoger De Foigny, docteur en médecine, à Nancy ; 3 pages in-4, adresse avec cachet de cire rouge à ses armes (portrait gravé par Cochin). Lettre sur l'inoculation, à l'auteur d'un *Traité pratique de l'inoculation* (1768). M. Dezoteux lui a confirmé les détails, et M. Morand le médecin a lu à l'Académie le procès-verbal des médecins et chirurgiens, lequel « *suffit pour persuader à tout homme non prévenu que l'inoculation n'a eu aucune part à la convulsion qui a fait périr l'enfant* ». Il relève un fait clinique qui ferait croire que cette convulsion était étrangère à l'inoculation : le praticien n'a rien à se reprocher, et il le complimente sur son *Traité*. « *J'ai souvent écrit au Dr Mahy que je croyois qu'il n'étoit pas encore tems de conseiller en ce país ci d'inoculer les enfans au dessous de quatre ans, quoique ce fut le moyen d'en sauver un grand nombre, qui meurent avant cet age de la petite verole dans certaines*

épidemies telle que celle dont vous avés peut-être été témoin à Montpellier il y a quelques années, que puisque la moitié des enfans mouroit les premières années de la vie de maladies inconnues dont l'inoculation ne pouvoit les préserver, de 50 inoculés à cet âge il en mouroit 50 et qu'infailliblement on mettroit un grand nombre de ces morts sur le compte de l'inoculation. Il est bien malheureux que vous soyés la première victime du préjugé en cette occasion. Le tems seul peut ramener l'opinion publique [...] Les enfans de M. le Pce de Condé, le jeune Duc de Bourbon et sa sœur viennent d'être inoculés avec le plus grand succès par M. Tronchin, ils ont eu une petite vérole asses abondante mais très bénigne. Ils ont été exposés à l'air suivant la nouvelle méthode ». Il parle ensuite du Dr Paullet, et de son Histoire de la petite vérole : on dit que ce protestant a cru lever des obstacles à être reçu docteur de la Faculté de Paris en se déclarant « contre une doctrine qui sent aparamment l'herezie parce qu'elle est généralement aprouvée à Londres et à Genève. Votre livre a paru peu de tems après le sien et est bien propre à le réfuter ». Il approuve son projet d'une nouvelle édition augmentée de nouveaux faits, seul moyen d'« aneantir les fausses conséquences des ant'inoculistes », et il cite les chiffres impressionnants du succès du traitement à l'hôpital de Londres. Il lui adressera bientôt un mémoire sans prétention : « Je confesse mon ignorance en médecine, je ne suis pas mieux instruit dans la pratique de cet art, il m'est seulement permis de raisonner sur les faits dont j'ai été témoin, ou qui sont apuyés sur des temoignages authentiques. Je m'en suis tenu là ».
 (http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 172)

LALANDE Joseph-Jérôme Lefrançois de (1732-1807) astronome.

– L.A.S., [1775], à Monseigneur [Chrétien Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, ministre de la Maison du Roi] ; 1 page in-4 (portrait gravé joint). Lettre demandant pour ses recherches un quart de cercle, semblable à celui fabriqué par John Bird pour le receveur des Finances Bergeret (ces deux quarts de cercle de 8 pieds sont conservés à l'Observatoire de Paris). « *Il y a 20 ans que j'attens de trouver un ministre qui aime et qui protege l'astronomie, j'ai lieu de l'esperer dans vous, et M. de Malesherbes est celui que j'aurais demandé si l'on m'en avoit donné le choix. Le quart de cercle de M. Bergeret que je vous supplie de m'accorder est le premier secours que j'aurai obtenu pour travailler efficacement au progrès de l'astronomie, j'ay ai glané toute ma vie, sans aide et sans moyens ; 23 volumes et 80 memoires à l'Academie semblent autoriser monseigneur votre bonne volonté en ma faveur ; un observatoire tout préparé, un élève ou adjoint entretenu à mes frais, n'attendent que cette grace pour nous mettre en activité. M. le Contrôleur general fait des difficultés il est vrai, mais je vois que vous les vaincrés aisement, votre qualité d'academicien depuis 25 ans, de savant, de ministre de l'Academie, vous autorise suffisamment a y mettre quelque chaleur, et il n'en faut pas beaucoup pour reussir, pour consacrer votre nom dans les registres de l'astronomie, dans nos memoires et dans nos livres, et cette gloire durera longtemps parce que de bonnes observations ne passent point. On ne demande pas de l'argent quant à present ; on peut en tirer meilleur parti que 18 mille francs. M. d'Alembert, M. de Condorcet, M. le chevalier de Borda, M. Pingré, M. Messier, vous attesteront l'utilité de la chose, et le zele de la personne. Il est honteux pour l'Academie et pour la France que nous n'ayons point de bons instrumens, ayant tant d'astronomes ».* Ancienne collection de Mathieu-Guillaume Villenave.

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 173)

LE MONNIER Pierre-Charles (1715-1799) astronome.

– L.A.S., Paris 14 novembre 1780, à Monseigneur ; 1 page in-4. Il a lu hier à l'assemblée publique du Collège royal « le travail fait sur la pente des rivières et particulièrement sur celle de la Seine de Paris jusqu'à Rouen. [...] L'ouvrage étoit une histoire abrégée des découvertes faites sur la pesanteur de l'air depuis Galilée jusqu'à ce jour. Je compte, Monseigneur, insérer ce discours à la tête de l'ouvrage que j'ai imprimé au Louvre et qui par cette raison a été retardé. Nous ne savions pas combien nous étions élevés soit à Paris, soit à l'Observatoire au-dessus du niveau de la mer et c'est ce que nos nouvelles expériences ont décidés de 20 à 25 toises, au lieu de 5 toises, pour la pente de la Seine, jusqu'à son embouchure ». (http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 179)

LESPINASSE Julie de, (1732-1776) femme de lettres.

lundi 20 Mars

voilà certes un bon amable, sensible, personne qui jure avec
un plaisir plus sensible que moi, si peu content même de
le voir. On ne fait point de partage la dit position de
l'histoire on vous dit, j'éprouve qu'il se fait que maintenant
l'étude y fait discussion et par conséquent que vous
de vous voir avec vous même avec et même
l'histoire par la plaisir; vous êtes l'homme très bon
des paroles de vous se pencher, que vous monde tout ce
quelque fait et ce bon la femme combien elle est flatter,
de vous avoir inspiré un plaisir véritable, la bonté
de cet bon femme est bien de la bonté et cela ne sache
fait, car il n'y a point de bonheur que je ne lui
délire et dont il se fait figue; l'affaire de ce régime
se finit point, mais tout est de vous on voit ce
qui regarde les particularités, car apparemment on ne
peut pas se plaindre des événements publics, ils sont
multiples à l'infini, on vous montre les détails de

– L.A., samedi au soir, au marquis de Condorcet, à Ribemont ; 3 pages in-4, adresse (déchirure par bris du cachet). Elle est extrêmement sensible au plaisir et au prix de son amitié « ... elle me fait sentir et partager la disposition de tristesse ou vous etes, j'espere qu'elle ne sera que momentanée. L'étude y fera diversion et puis l'esperance que vous avés de revoir vos amis doit soutenir votre ame et même l'animer par le plaisir ; vous avés surement très souvent des nouvelles de Mde de Meulan, elle vous mande tout ce qu'elle sait et ce soin là prouve combien elle est flatée, de vous avoir inspiré un vrai sentiment ». Elle renonce à commenter tous les événements publics. « Votre absence est un grand vide pour Mr Turgot, il s'en faut bien que je vous aye suppléé ; a propos de Mr Turgot il n'a toujours point reçu le 2 et 3me volume de Roberson ». Elle le prie d'écrire à son libraire, afin que Turgot ne soit plus privé de cette lecture. « Ma santé est toujours miserable je ne suis pas trop contente de celle de Mr D'Alembert, il est abatu et triste depuis quelques jours il s'est remis a travailler et je crains qu'il ne retombe dans le même etat ou il etoit l'année derniere cela seroit affreux, car il n'y auroit plus la ressource du voyage ».

(Les Autographes, cat. 136, lot n°172, T. Bodin, Paris, été 2013)

[Les lettres de Julie de Lespinasse à Condorcet ont été publiées et datées par Charles Henry en 1887 (republiées en 1990 par Jean-Noël Pascal). Celle-ci s'y trouve, datée d'avril 1771 par C. Henry.]

LOUIS Antoine (1723-1792) chirurgien, collaborateur de l'*Encyclopédie*.

– L.A.S., Paris 6 [juin] 1747, à Louis Leblanc, maître en chirurgie et démonstrateur des écoles, à Orléans ; 3 pages in-4, adresse (portrait gravé joint). Commentaire sarcastique d'une séance de l'académie de chirurgie, où il se moque de ses confrères. Il n'a point lu à la séance publique de l'Académie de Chirurgie ; on a préféré d'autres mémoires qui « ne valaient pas grand-chose » et qu'il passe en revue : 1° « une méthode de sonder la conduite des larmes par le nez, qui eût été bonne si le mémoire n'eut point etendu la matiere au-dela de ses justes bornes » ; 2° « une observation sur les accidens d'une morsure de vipere et la cure conduite par Mr Foubert » qui ne contenait « rien que ce que tout autre auroit fait en pareil cas » ; 3° « une tumeur de la cornée guerrie par compression assés ingenieuse » ; 4° un instrument pour passer des sétons du nez dans la bouche : « il falloit peu de chose pour le rendre bon », mais « cette simplicité essentielle n'a pas frappé l'auteur » ; 5° des « reveries physiologiques sur la digestion du lait dans les enfans » par Nicolas Puzos : « le pauvre homme il est cependant le directeur, et on devoit constituer trois hommes pour le diriger » ; 6° « une tres mauvaise observation sur une hemorragie de l'artere angulaire de la machoire inf^{re} arretée par un bandage à ressort ». Avant la séance, « Mr Puzos me demanda si j'avois tiré un certificat en forme et bien authentique de nos operations d'Orleans [interventions urologiques sur deux fillettes, Jeanne Deroin et Élisabeth Heron, en mai 1747]. Je luy repondis, Non, Monsieur ; je le dis cela suffit ; les charlatans seuls tirent des certificats ; mais les gens qui tiennent un certain rang dans la chirurgie se contentent de citer des temoignages. Je ne veux point avec un certificat arreter les passans pour demander qui veut se faire tailler. En sortant il me dit en riant, M^r ce sera pour l'année prochaine. Je luy repondis, Non M^r car avant que celle-ci soit à moitié écoulée j'auray sçu faire bon usage de mes observations ; je n'en suis point en peine et ce que vous avés lu à l'Academie demandoit plus de certificats que ce que je voulois y annoncer ». Louis songe à convertir son mémoire en forme de lettre à un ami de province et

de la faire insérer dans le Verdun ou le Mercure : il croit que Leblanc ne sera pas mécontent de s'y voir traité aussi bien que M. de Lacroix. Il termine en demandant des nouvelles de « *la petite Heron* », et en annonçant que le Roi « *a nommé M^r de La Martiniere son propre chirurgien* ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 183)

MAC LAURIN Colin (1698-1746) mathématicien et physicien.

– L.A.S., Edimbourg 5 février 1743, à Jean-Jacques Dortous De Mairan, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences, à Paris ; 3 pages in-4, adresse avec restes de cachet de cire rouge. Lettre sur son *Treatise of Fluxions* (1742). Il le remercie de l'Éloge du cardinal de Polignac, et l'avise de la mort du Dr Martin dans l'expédition de Carthagène [dans la Nouvelle-Grenade]. « *Pour ce qui regarde mon livre [A Treatise of Fluxions], je m'attends bien qu'il y aura divers sentiments là-dessus, surtout parmi les étrangers, qui ne savent pas peut être toutes les raisons que j'ai eu d'écrire d'une manière si détaillée sur les éléments de la méthode. J'espère qu'ils trouveront quelques choses plus à leur goût dans le second tome, où je traite de différents problèmes utiles & intéressants. [...] J'ai commencé à écrire pour résoudre les objections de quelques subtiles metaphysiciens, mais j'ai voulu dans un traité de cette étendue satisfaire aussi en quelque sorte aux mathématiciens, ou en éclaircissant des problèmes connus déjà, ou en limitant quelques unes qui n'étoient pas bien connues. J'ai taché par tout de traiter les autres auteurs sur ce sujet comme on doit les gens qui tendent au même but, viz de perfectionner de plus en plus des sciences si utiles & agréables* ». Il espère que M. de Mairan lui fera savoir quand ses académiciens reviendront du Pérou [la mission de La Condamine pour mesurer un arc de méridien sous l'équateur] ; ceux de la Royal Society témoignent pour eux une très grande estime. « *Nous tachons de corriger la géographie du Nord de cette île, & on va actuellement graver une carte du côté septentrional de la Grande Bretagne avec les havres &c beaucoup plus exacte [...], dont je vous enverrai une copie* ». Il termine en indiquant des correspondants en France et en Angleterre qui transmettront ses envois, dont Mr Mitchell, sous-secrétaire d'État, « *fort de mes amis* » et « *scavant* ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 184)

[Cette lettre inédite répond à la lettre de Mairan à Mac Laurin du 1^{er} janvier 1743, conservée à Aberdeen et publiée par Stella Mills en 1982.]

MARIE-ANTOINETTE [Vienne, 1755 – Paris, 1793], fille de Marie-Thérèse d'Autriche et de l'empereur François I^{er}.

– L.S., « *bonne sœur cousine et belle sœur Marie Antoinette* », adressée au roi de Naples. Versailles, 19 janvier 1775 ; 3/4 page in-4°. Sur le 4^e feuillet, adresse avec 2 cachets de cire rouge aux armes de la reine sur fils de soie roses très bien conservés. Missive de la jeune Marie-Antoinette, reine depuis huit mois à son beau-frère, le roi de Naples dont l'épouse Marie-Caroline, sœur de Marie-Antoinette, vient d'accoucher d'un garçon, à ce moment-là leur héritier présomptif (Charles, né le 3 janvier, qui mourra à l'âge de trois ans). « *J'ai appris avec un très grand plaisir l'heureuse nouvelle de la naissance du Prince auquel la Reine Epouse de Vre Maj^{té} a donné le jour [...]. Je la prie de croire que je serai toujours fort aise d'avoir de fréquentes occasions aussi agréables que celle-cy de lui renouveler les assurances de ma tendresse.* »

(*Art et Autographes*, cat. 67, lot n°25521 novembre 2013)

MARMONTEL Jean-François (1723-1799) écrivain, collaborateur de l'*Encyclopédie*.

– L.A.S., Maisons près Charenton 20 octobre 1769, à Voltaire, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi en son château de Fernay ; 3 pages in-4, adresse, cachet cire rouge. Il était dans le ravissement de l'espérance que son illustre maître viendrait à Paris « *Voilà notre bonheur évanoui comme un songe. Ah pourquoi ne venez vous pas. Ce seroit une grande fête pour votre patrie, et surtout pour les gens de lettres dignes de nous Vous etes leur père et leur roi ; et ce vers tant de fois profané, hic ames dici pater atque princeps, seroit au moins une fois dignement employé. Vous ne trouveriez peut etre pas, comme Mr de Pompi-gnan, votre portrait en taille douce dans les cabarets de Bourgogne, mais a Paris vous trouveriez votre buste sur le prie-dieu de tous les philosophes. Nous l'ado-rons, comme les grecs sacrifioient aux graces, avant de nous mettre a l'ouvrage ; et s'il ne nous inspire pas le genie il nous inspire le courage, et l'amour de l'humanité* ». Son maître contribue à rendre les hommes bons « *Votre influence est la plus etendue et la plus puissante que la nature ait jamais donnée a un esprit sur tous les esprits. Mais personne ne vous doit tant que les gens de lettres [...]. Quelle difference, du côté des Lumieres, et de l'élévation d'ame dans les ecrits, entre le siecle présent et le passé Comme la verité a levé la tête, et marché d'un pas ferme et sur Vous avez été son soutien, venez voir vos enfans, venez les voir unis, venez jouir de leur tendresse. Vous nous donnez tant de plaisir Vous faites tant de bien a nos ames epanouies par votre gaité, attendries par vos sentimens, élevées par vos maximes* ». En post-scriptum, il lui apprend qu'il loge chez son ancienne amie Mlle Clairon « *nous y chantons vos louanges avec Mr de Cham-ber et quelques autres gens de bien au moins deux ou trois fois la semaine* ».

(*Les Autographes*, cat. 136, lot n°187, T. Bodin, Paris, été 2013)

[Cette lettre a été publiée dans les différentes éditions des correspondances de Voltaire et de Marmontel, en particulier dans celle de ce dernier établie par John Renwick, Clermont-Ferrand, vol. 1, 1970. La correction entre crochets ci-dessus est faite à partir de cette édition. L'original autographe était déjà passé en vente en 1864. Le post-scriptum ne figurait pas dans les éditions : après l'affaire de *Bélisaire* et la censure de la Sorbonne, Marmontel avait dû quitter son logement chez M^{me} Geoffrin et avait emménagé chez Mlle Clairon, près de la rue du Bac.]

MAUPERTUIS Pierre-Louis Moreau de (1698-1759) mathématicien, physicien, astronome.

– L.S. avec corrections autographes, Pello 6 avril 1737, [à Émilie Du Châtelet] ; 6 pages in-4 (grand portrait gravé joint). Il répond sur une note enjouée à sa lettre pleine d'esprit : il tâchera de faire ses commissions, « *quoique je ne sçache pas bien encor si ce n'est pas pour vous mocquer de moi que vous me demandez des cartes à jouer des païs du Nord, un volume in-12 de poesies Danoises et de jolies choses de Lapponie* ». Il n'a guère eu le tems de jouer quadrille à Stockholm, les cartes sont rares à Tornéa ; quant au voume des poésies danoises, « *il n'y en a jamais eu, il n'y en aura peut-être jamais et s'il y en a, Dieu vous garde de le lire. Passons aux curiositez de Lapponie ; il y a peut-etre de très belles choses dans le genre que vous me demandez, de petrifications de coquilles &c mais comme elles sont couvertes de quelques aînes de neiges, il n'est pas plus aisé de les trouver que si elles etoient au fonds de la mer : je vous dirai comme le Doge de Genes, ce qu'il y a de plus curieux dans ce païs ci, c'est de m'y voir. Les habillemens et tout ce qui sert aux Lappons est trop vilain pour vous en*

porter et seroit capable d'infecter votre cabinet, je pourrai cependant l'enrichir à mon retour d'une paire de souliers de huit pieds de long pour vous apprendre à douter que les culottes des Finnois descendent jusque dans leurs souliers. [...] l'imagination sûrement n'a rien à produire ici pour y trouver d'étranges choses ; si je vous avois dit, Madame, que l'été passé ma tente fut dressée sur une paire de souliers vous ne l'auriez pas crû, vous le croirez lorsque vous les verrez ». Il parle de Pello, « un des derniers villages du monde du côté du Nord à une trentaine de lieues de Torneá, [...] et Torneá est une ville qui consiste en 50 ou 60 maisons ou cabanes de bois ». Les températures y sont très basses : « je ne sens maintenant non plus le froid qu'un Lapon ». Les Lapons couchent sous des tentes, sur la terre, « sans autre matelas que la neige », et il lui semble qu'il ferait bien autant, les corps étant plus dociles que les esprits : « si je pouvois chasser du mien les chimères des païs meridionaux, je pourrois être le plus heureux Lapon du monde ». Il décrit l'affluence des Lapons de retour des foires de Torneá, et leurs attelages de rennes qui traînent dans de petits bateaux leurs marchandises, des peaux de rennes et « des poissons gelez qu'on peut manger 8 mois après qu'ils ont été peschez au Cap Nord aussi frais que le premier jour ». Les Lapons ont été « aussi surpris de voir nos figures que nous les leurs, ils ont bien de la peine à deviner ce que c'est qu'un grand instrument que nous allons toujours portant avec nous, auquel nous bâtissons des temples sur les montagnes, où quelqu'un de nous veille toujours auprès de lui chaque nuit, auquel nous n'osons presque toucher et duquel nous n'approchons qu'en tremblant et souvent à genoux ; tout ce que pensent sur cela les plus sensez, c'est que c'est quelque divinité que nous adorons, mais pour les esprits forts ils nous croient des foux et nous avons rapporté ici ce dernier voyage encore cette divinité qui est notre secteur, nous l'avons reporté sur Kittis dans un observatoire que nous y bâtimes l'automne passé : c'est sur le sommet d'un mont glacé dans la cabane la plus mal fermée que nous passons des nuits dans la glace et dans la neige dont le recit feroit trembler à Paris pendant que nos voisins nous regardent comme les gens les plus voluptueux et qui cherchent le plus leurs commoditez ». Les Lapons ne font guère plus de cas de la musique des Français que de leur astronomie, et la guitare de Maupertuis n'a point réussi avec eux ; la musique des Lapons lui a paru étrange, et si l'auteur de la chanson qu'ils chantent à toute heure « a voulu exprimer le jappement d'un chien leur musique est plus expressive que tous les recitatifs de Lully et de Destouches ». Les Lapons entrent partout sans se faire annoncer, « une autre fois nous examinerons si vous voulez, lesquels d'eux ou de nous, sont les plus raisonnables ; mais il faut que j'y pense auparavant, car je n'en sçais encor rien ». Puisqu'elle a attaqué sa sincérité, il ne lui raconte que des choses communes et non les « mille choses incroyables à ceux mêmes qui les ont vûes ». Il lui adresse des vers (un dixain) : « J'avois perdu Christine dans la neige ». Il termine en chargeant son amie de salutations pour leurs amis M. de Saint-Hyacinthe et Madame « j'ai pour elle presque autant d'aversion que pour vous », le comte de Vertillac, « M. notre Gouverneur » [Du Châtelet, gouverneur de Semur-en-Auxois], et M. de Burigny, « pour qui j'ai bien de l'estime et de l'amitié ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 188)

[Cette lettre de Maupertuis que les auteurs du catalogue destinent à [la marquise du Châtelet] est connue pour avoir été adressée à M^{me} de Vertillac (ou Verteillac). C'est ainsi qu'elle est présentée dans les *Mélanges publiés par la société des bibliophiles français*, 6 vol., Paris, 1820-1829 (Slatkine Reprints, 1970, vol. 6) ou dans la *Revue rétrospective*, seconde série, t. I, 1835, pp. 135-140 : (<http://books.google.fr/books?id=yxyj58Oz8CUC&pg=PA135>). Il faut donc prendre cette attribution avec la plus grande précaution (<http://www.clairaut.com/n6avril1737po2pf.html>) (commentaire d'Olivier Courcelle).]

– L.A.S., Berlin 4 mars 1755, [à M^{me} Marie-Marthe Dupré De Saint-Maur] ; 1 page in-4. Lettre sur la mort de Montesquieu (10 février 1755) [c'est à M^{me} Dupré de Saint-Maur et à la duchesse d'Aiguillon que Montesquieu, mourant, confia ses manuscrits]. « *J'ay appris Madame jusqu'ou vous avés poussé les devoirs de l'amitié pour l'homme illustre que nous venons de perdre : vous meritiés de luy rendre tous ces devoirs, et il estoit digne de vivre et de mourir auprès de vous. Si j'ay perdu l'un de ces avantages que j'ay tousjours partagé avec luy, permettés moy de m'affliger avec vous de sa perte. Un des premiers etrangers proposés dans notre Academie [de Berlin] depuis que j'y preside fut M. le presid. de Montesquieu : ce n'est point l'usage d'y faire l'eloge des Academiciens etrangers ; mais l'envie de distinguer M. de Montesquieu de tous les autres, nous fera luy rendre ce dernier devoir, si nous pouvons avoir des memoires suffisants. C'est à vous Madame que je prens la liberté de m'adresser pour cela, à vous qui l'avés mieux connu que personne, qui avés été la depositaire de ses ouvrages et de ses pensées, et qui nous rendrés l'ouvrage si facile si vous voulés bien y mettre vous-même la main. Je vous supplie de nous accorder cette grace. On louera partout M. de Montesquieu, mais nulle part on ne le louera avec la meme tendresse que chez nous. C'estoit moy qui devois mourir. Et cependant malgré la plus violente rechutte que m'ont causé les froids de l'hiver [...] je ne meurs point. Je crache toujours mon sang, et suis encor plus mal lorsque je ne le crache point. Je vivray et mourray Madame dans le meme respect et le meme devouement pour vous* ». (http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n°189) [Lettre inédite à Marie Marthe Alleon, marié à l'académicien Dupré de Saint-Maur, qui tenait avec sa mère, M^{me} Alleon, un salon, rue Michel-Le-Comte, qu'avait fréquenté Montesquieu.]

MORELLET abbé André [Lyon, 1727 – Paris, 1819], philosophe français, collaborateur de l'*Encyclopédie*.

– L.A.S., adressée à M. Godin, négociant à Lorient. « *Thimer, près Chateaufort en Thimerais, le 20 juin* » [1789] ; 3 pages in-4°, adresse sur la 4^e page. Lettre écrite le jour du serment du Jeu de paume, prélude de la Révolution française. « *Ne croyez pas qu'il y ait eu de ma part aucune negligence à répondre à votre obligeante lettre et à vous remercier de votre envoi non moins obligeant de bon caffè dociden[d'Occident] et de Betelfagui [Turquie]. Le lieu d'où vous voyez ma lettre datée me servira d'excuse. [...] Je n'y recois les lettres que deux fois par semaine quoique je ne sois qu'à 22 lieues de Paris ce qui entre dans les admirables arrangemens de mrs [messieurs] des postes et ce qui est très facheux pour ce pays cy et puis votre lettre est restée à Paris parce qu'on m'y attendait de jour à autre et enfin je vous repons d'icy parce que mon incertitude sur mon retour est encore la même. J'ai envoyé votre lettre à Madame Helvetius à Auteuil afin qu'on y recut le caffè et qu'on payat le voiturier en mon absence mais je n'ai pas encore reçu nouvelle de son arrivée. Il faudra s'il vous plait que vous attendiez mon retour à Paris pour etre payé voilà à quoi on s'expose avec trop de confiance pour des hommes qui vont courant comme moi et que leurs creanciers ne savent où prendre, mais vous ne perdres rien. Pour parler plus serieusement faites moi la grâce de m'indiquer quelqu'un de vos correspondans à Paris à qui je puisse remettre ce que je vous dois à mon arrivée qui sera à ce que j'espere d'icy à 7 ou huit jours. Je verrai avec grand plaisir votre député lorsqu'il sera question de notre chere compagnie qui ne tiendra pas je crois beaucoup contre le retour de vos reclamations. Je suis icy asses mal au courant de vos nouvelles. Je sais seulement que les espoirs sont encore loin d'etre rapprochés. Je me felicite tous les jours de n'etre pas dans cette*

galere, je plante mes choux, je mange mes pois et mon lait. J'arrange la retraite de mes vieux ans qui est fort jolie. Songes bien que si vous venes à Paris et que vous ne preniez pas la route d'Angers qui passe à ma porte et qui est fort belle je ne vous le pardonne ni à la vie ni à la mort. Quand vous etes à la poste de Chateauneuf vous etes precisement à 500 toises de Thimer où vous trouveres un bon lit et bon visage d'hôte et si mes femmes y sont je vous y promets les plus jolis reversis du monde. Vous voyes bien que je ne puis vous donner de nouvelles des affaires de Paris avec lequel j'ai des communications si difficiles. Les papiers publics vous en instruisent mieux que je ne pourrais faire. Mais je peux vous dire du pays que j'habite une mauvaise et une bonne nouvelle. La mauvaise est que la misere est horrible, la bonne est que la récolte dans cette partie de la Bausse (car je suis encore en Beausse) n'est pas mauvaise et qu'on peut esperer quelque soulagement. Je vous prie de ne point m'oublier et même de me mettre au nombre des personnes sur le tendre attachement desquelles vous aves droit de compter. Je suis avec une respectueuse consideration, Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur. L'abbé Morellet ».

(Art et Autographes, cat. 67, lot n°25141 novembre 2013)

[Cette lettre porte le n° 306 de l'édition des *Lettres d'André Morellet* publiée par Dorothy Medlin (tome II, 1994), sur la base d'un résumé plus succinct que celui-ci.]

PLUCHE Antoine, abbé (1688-1761) prêtre et naturaliste.

– L.A.S., La Varenne Saint-Maur 1^{er} [janvier] 1757, aux frères Estienne, libraires à Paris ; 1 page in-4, adresse (portrait gravé joint). Il leur souhaite tout « *ce que des cœurs chretiens peuvent desirer* », et demande une petite grâce : « *Un ami de province me fait un remboursement de dix mille livres ou quelque peu plus. J'aurois besoin de trouver cet argent porté à Paris. Il m'envoyera une lettre de change pour l'aller prendre chez son banquier. Voudriez-vous, Messieurs, le recevoir chez vous en dépôt. Je chercherai à le placer. Si vous pouvez me donner un bon conseil pour le faire valoir ce sera un nouveau plaisir que vous me ferez* ». Il ajoute en post-scriptum : « *Tout le nepotisme vous souhaite la bonne année* ». (http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 201)

POMPADOUR Jeanne Antoinette Poisson, marquise de [Paris, 1721 – Versailles, 1764].

– L.A., adressée au duc de Choiseul, 17 mars 1755 ; 1 page in-8°, adresse et sceau de cire aux armes. « *Je ne puis m'empêcher de vous faire part de la très grande passion qui vient de me prendre pour S.S. [Sa Sainteté] Elle a écrit au roy une lettre digne du prince de l'Eglise, du chef de la religion, d'un bon français et d'un père tendre, je l'aime à la folie. [il s'agit de la bulle Unigenitus et des billets de confession]. Je voudrais bien que nous fussions aussi bon sujets icy, dans tous les genres, il s'en faut malheureusement beaucoup, nous sommes aux fanatiques, pour toute nourriture, et de tous les cotés. Plaignés nous et loués le St Père. Je suis fort aise que sa lettre, et la réponse passe par vous, c'est un moyen de plus d'estre utile, vous scavez toutes les raisons qui me le font désirer, M. Vouillé sy prête de tres bonne grace* ».

– L.A.S., adressée au comte de Saint-Germain, sans date ; 1 page in-12. Adresse autographe sur la quatrième page, beau cachet de cire rouge armorié aux trois tours. Missive témoignant de l'influence de la marquise dans les affaires du royaume. « *Je n'ay pas entendu faire de plainte icy du dettachment que vous commandiez. J'ignore s'il est des gens à l'armée qui eussent désiré que*

vous vous fussiez fait battre, ce sentiment serait d'un trop mauvais citoyen [...]. Quoiqu'il en soit, soyez très persuadé que la vérité ne m'est pas cachée [...] et qu'en conséquence, je vous rends [...] toute la justice qui vous est due. » Ex-collection Barbet, n°296 de la vente de 1932. (Signature très rare, M^{me} de Pompadour ne signait pratiquement jamais ses lettres).
(*Art et Autographes*, cat. 67, lots n°25560 et 25561 novembre 2013)

RÉAUMUR René-Antoine Ferchault de, (1683-1757) naturaliste.

– P.A.S., 29 mai 1756 ; demi-page in-4. « *Le mémoire de Mr le commandeur Godeheu sur l'accouplement des cousins éclaircit un point d'histoire naturelle sur lequel on étoit jusqu'ici resté dans l'incertitude ; cet accouplement qu'il a bien décrit avoit jusqu'ici échappé aux observateurs les plus attentifs. Le mémoire me paroît donc digne d'être imprimé dans le troisieme volume de ceux des savants étrangers à l'Academie* ». (ADER Nordmann, lot n° 339 aux enchères salle Favart, Paris, 27 juin 2013)

– L.A.S., Paris 17 novembre 1749, à une dame ; 1 page et demie in-4 (portrait gravé joint). « *Puisque vous me faites, Madame, l'honneur de me consulter comm'un oracle vous devez vous contenter d'une aussi mauvaise reponse de ma part que celles que les oracles donnoient pour l'ordinaire. Le larix est le Melese, arbre placé par Mr de Tournefort à la suite des pins. Il est comm'eux resineux, il vous en semblera moins propre à la construction d'un fort incombustible. On dit pourtant qu'il brule difficilement. C'est un bois tres compacte, presque incorruptible qu'on dit ne point craindre les dents des vers. J'ai oui dire aussi que lorsqu'il avoit été tenu en terre le feu avoit difficilement prise sur lui. Voila tout ce que je vous puis vous en écrire actuellement, car je ne crois pas que vous exigiez que je consulte les differents autheurs qui en ont parlé d'autant plus que nous n'y trouverions pas apparemment d'experiences qui nous apprissent que ce bois reste parfaitement sain dans le feu* ». (http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 205) [Opinion sur le « larix » reproduite par Jaucourt dans son article de l'*Encyclopédie*.]

SAINT-MARC Jean-Paul des Razins marquis de (1728-1818) Ancien militaire, dramaturge et librettiste.

– L.A.S., « *D. St Marc* » S.I. 29 janvier, 1 page in-8. À un marquis, qu'il aurait souhaité rencontrer : « *Je vais me présenter à votre porte où je sais que je serai refusé, parce que vous n'aurez pas pensé à moi en donnant votre liste* ». – Joint, P.S. « *Le Bon de Breteuil* » Bordeaux 16 juin 1785, une page in-folio. Pour lui accorder une pension royale de 2000 livres, pour ses ouvrages composés pour l'Académie royale de musique - Joint également, une étude imprimée d'Octave Giraud sur La Vie et les Ouvrages du marquis de Saint-Marc, Paris, Auguste Aubry libraire, 1860. (<http://www.aguttes.com>, vente du 15 mai 2014, lot n°235, cat. Livres & Vieux papiers)
[voir les lettres de D'Alembert à Saint Marc.]

SAINT-PIERRE Jacques Henri Bernardin de, (1737-1814) écrivain.

– L.A.S., comme ancien capitaine ingénieur du Roy, Paris 5 janvier 1784, à Monseigneur [probablement Charles-Alexandre de Calonne, contrôleur général] ; 1 page in-fol. « *J'ai l'honneur de vous représenter que je jouis depuis dix ans*

N^o 36.

M. Barrelet,
5 Janv^r 1784
Monseigneur

J'ai l'honneur de vous représenter que je jouis depuis dix ans d'une gratification annuelle de cent pistoles sur la ferme du port Louis en Bretagne, c'est le seul bienfait du Roy dont j'aye été secouru après de longs services et de grands travaux qui ont altéré ma santé et c'est de plus le seul moyen que j'aye de vivre et d'aider une famille malheureuse.

J'espère, Monseigneur, que ces considérations, dont je craignois que le détail ne vous ennuyât, vous détermineront à n'apporter aucun changement qui soit à mon désavantage, à ce bienfait du Roy dont j'ai joui jusqu'à présent.

Je saisis avec empressement l'occasion de la nouvelle année pour vous souhaiter une exécution facile et heureuse dans vos projets et une santé pleine de force pour supporter le poids de l'administration du bonheur public dont vous êtes chargé. Personne, Monseigneur, n'est plus intéressé que moi à faire à cet égard des vœux pour votre prospérité. Toutes les fortunes de l'état et une partie de celle de l'Europe dépendent pour quelques chose de l'impulsion qu'il vous plaira leur donner, mais la mienne y est soumise toute entière.

Je suis avec respect
Monseigneur

Votre très humble
et très obéissant serviteur
De Saint-Pierre, ancien *Contrôleur*
du Roy

à Paris le 5 janvier 1784
maison de M^r Claris, rue neuve St Etienne,
faubourg St Victor.

d'une gratification annuelle de cent pistoles sur la ferme du Port Louis en Bretagne. C'est le seul bienfait du Roy dont j'aye été secouru après de longs services et de grands travaux qui ont altéré ma santé et c'est de plus le seul moyen que j'aye de vivre et d'aider une famille malheureuse ». Il espère qu'on n'y apportera aucun changement désavantageux, et il souhaite à son correspondant « une santé pleine de force pour supporter le poids de l'administration du

bonheur public » dont il est chargé « Toutes les fortunes de l'état et une partie de celles de l'Europe dépendent pour quelque chose de l'impulsion qu'il vous plaira leur donner ».

(*Les Autographes*, cat. 136, lot n°266, T. Bodin, Paris, été 2013)

[Signée « De Saint Pierre, ancien Capt^{ne} ingénieur du Roy », cette lettre est publiée par l'équipe travaillant sur Bernardin de Saint-Pierre (Simon Davies, Malcolm Cook and al.) sur le site e-enlightenment, en accès restreint.]

TRONCHIN Théodore (1709-1781) médecin, collaborateur de l'*Encyclopédie*.

Je soussigné certifie que M^r le chevalier
Du Roult de Bolsmassot a eu une maladie
de langueur très longue & très opiniâtre qui
exige encore de l'attention & des soins, qu'un
Congé d'été lui seroit par conséquent très
nécessaire, & qu'il a encore besoin de toute
la belle saison pour se rétablir parfaitement,
& pour se mettre en état de reprendre son
service sans crainte de rechute. En foy
de quoi je lui ai donné ce présent Certificat.

au Palais Royal. *Tronchin*
29. Mars.
1774.

– P.A.S., au Palais Royal 29 mars 1774 ; 1 page in-4 (portrait joint par Liotard gravé par Gaillard). Certificat médical, attestant que « *Mr le chevalier Du Rouilt De Boismassot a eu une maladie de langueur tres longue & tres opiniatre qui exige encore de l'attention & des soins, qu'un congé d'eté lui seroit par consequent tres necessaire, & qu'il a encore besoin de toute la belle saison pour se retablir parfaitement, & pour se mettre en etat de reprendre son service sans crainte de rechute* ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 216)

TURGOT Anne-Robert-Jacques (1727-1781) contrôleur général des Finances, collaborateur de l'*Encyclopédie*.

– L.S., Paris 26 septembre 1773, au curé de Vitrac ; demi-page in-4, adresse, cachet de cire rouge aux armes. Alors intendant de Limoges, Turgot a bien reçu la lettre l'informant « *de quelque abus dans la confection des rôles de votre paroisse. Cet avis est de nature à mériter toute mon attention, et je prendrai des mesures pour l'approfondir ; vous pouvez être assuré que dans les recherches que je ferai vous ne serez compromis en rien* ».

(ALDE, cat. 30 mai 2013, lot n° 401)

– P.S., Limoges 14 janvier 1773 ; 2 pages in-4 à son en-tête comme Intendant de Justice, Police & Finances en la Généralité de Limoges. On a trouvé chez le jardinier Clément des arbres provenant de la Pépinière Royale, « *autres que ceux que le Sr Trésaguet lui avoit permis d'y prendre* » : 53 écussons en sève, et 234 pieds d'arbres, etc. Turgot ordonne au Sr Morancy, qui avait établi ce procès-verbal, de faire enlever tous ces arbres du jardin de Clément et de les transplanter à la Pépinière Royale dès que la saison le permettra.

(PIASA, vente aux enchères Drouot-Richelieu, 20 novembre 2013, lot n° 217)

VANDERMONDE Alexandre (1735-1796) mathématicien.

– L.A.S., Paris 2 mai 1778, à un confrère [Antoine-Laurent de Lavoisier] ; 3 pages in-4. Lettre sur des baromètres et la séance de rentrée de l'Académie des Sciences, alors que Lavoisier fait une tournée en province pour la Régie des poudres et salpêtres. Le S. Baradelle promet ses baromètres pour mardi 5 mai, mais Vandermonde craint qu'ils n'arrivent à Rochefort qu'après que son confrère en sera parti, et il recommande Charles Romme, « *professeur royal de mathématique en cette ville* », pour s'en occuper de la commission dont Lavoisier veut le charger. « *M. Thevenard capitaine de vaisseau sous-directeur du port à Brest est celui sur qui M. Bezout a jetté les yeux pour les observations à faire dans cette derniere ville et il lui a écrit à ce sujet* » ; Mlle Punctis [tante de Lavoisier] leur fera « *passer le mercure nécessaire* ». Il explique les altérations que Baradelle a faites dans l'exécution de leur projet : « *il n'a pas réussi à faire les cuvettes en fonte de fer il les a faites en buis et les doublera d'une peau de gant. Il n'a pas trouvé commode de donner à l'échelle de cuivre un petit mouvement sur la planche il a cherché un equivalent en donnant ce petit mouvement au nonnius sur la piece qui sert à mirer ou borner la surface superieure du mercure. Vous trouverez une petite vis en fer qui serre le nonnius sur cette piece et dont la tete est percée pour pouvoir etre detournée commodement quand on veut hausser ou baisser le nonnius pour que son zero soit d'accord avec le zero de la division lorsqu'on mire le trait de diamant qui marque 28'' sur le tube* ». Il tâchera d'en parler avec le chevalier d'Arcy et MM. Bézout et Laplace avant le depart des

barometres pour Rochefort. « Vous savez sans doute des nouvelles de notre rentrée devenue très brillante par la presence de M. de Voltaire et tres interessante par la lecture de trois bons eloges du Mis de Condorcet. Celui de M. Trudaine a paru un peu long celui de M. Bourdelin a eu le plus grand succès on a fini par celui de M. de Jussieu dont j'ai été très content en mon particulier. Vous êtes bien honnête Monsieur et cher confrere de nous regretter dans le cours meme d'un voyage agreable. Vous savez que quand des amis se separent c'est celui qui reste qui a toujours le plus grand chagrin. D'ailleurs vous nous enlevez notre presidente et nous perdons avec l'agrement de sa société et de la votre celui même de la société générale ».

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 219)

VAN LOO Carle (Charles André, dit) [Nice, 1705 – Paris, 1765], peintre français.

– P.S., Paris, 3 mai 1756 ; 1/2 page in-folio. Reçu de pension pour la somme de 444 livres, délivrée en faveur de M. Cochin, « secretaire perpétuel de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, chargé par Monsieur le marquis de Marigny, directeur et ordonnateur général des Bâtimens du Roy, de la recette et distribution des fonds de l'École des Élèves ». Joint une pièce signée par son fils Jules César Van Loo, le 23 septembre 1765.

(*Art et Autographes*, cat. 67, lot n°25259 novembre 2013)

VICQ D'AZYR Félix (1748-1794) médecin de Louis XVI et Marie-Antoinette, l'un des fondateurs de la Société royale de Médecine, collaborateur de l'*Encyclopédie méthodique*.

– L.A.S., mardi soir, à M^{me} Suzanne Necker ; 2 pages in-4 (portrait gravé joint). « Il faut absolument que je vous dise combien le chapitre V de l'ouvrage de Monsieur Necker m'a paru sublime. Le tableau de l'invalidé prosterné devant les autels et le pouvoir des opinions religieuses sur les jouissances de l'amour & de l'amitié pages 177 à 181 sont tracés avec une force de style et de sensibilité qui nul ecrivain ne surpasse et dont il n'y a qu'un tres petit nombre qui peuvent approcher. Je n'ai jamais rien lu de plus beau & surtout je n'ai jamais rien relu avec plus d'empressement. En prenant la liberté de vous ecrire à ce sujet, c'est moins pour rendre hommage à Monsieur Necker dont tant d'autres témoignages honorent les talens & les vertus que pour obeir au besoin de vous exprimer combien cette lecture m'a ravi ». Joint un billet a.s. au citoyen Panckouke, à propos de l'*Encyclopédie*.

(http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm, lot n° 221)

VOLTAIRE François-Marie Arouet, dit [Paris, 1694 – id., 1778].

– L.S., « V », écrite par son secrétaire Jean-Louis Wagnière, Ferney 27 septembre 1769, à Chamfort ; 2 pages et demie in-4, adresse à « Monsieur Renard, Libraire au palais pour faire tenir s.l.p. à Monsieur de Champfort ». Lettre à Chamfort sur Molière et Shakespeare, à propos de l'Éloge de Molière de Chamfort, couronné par l'Académie française. « Tout ce que vous dites, Monsieur, de l'admirable Molière, et la maniere dont vous le dites, sont dignes de lui et du beau siècle où il a vécu. Vous avez fait sentir bien adroitement l'absurde injustice dont usèrent envers ce philosophe du théâtre des personnes qui jouaient sur un théâtre plus respecté. Vous avez passé habilement sur l'obstination avec laquelle un débauché refusa la sépulture à un sage. L'archeveque Chamvalon

mourut depuis, comme vous savez, à Conflans, de la mort des bienheureux sur Made de Lesdiguier, et il fut enterré pompeusement au son de toutes les cloches, avec toutes les belles cérémonies qui conduisent infailliblement l'ame d'un archevêque dans l'Empirée. Mais Louis 14 avait eu bien de la peine à empêcher que celui qui était supérieur à Plaute et à Terence ne fut jetté à la voirie. C'était le dessein de l'archevêque et des dames de la halle, qui n'étaient pas philosophes. Les anglais nous avaient donné cent ans auparavant un autre exemple ; ils avaient érigé dans la cathédrale de Strafort, un monument magnifique à Shakespear, qui pourtant n'est guères comparable à Moliere, ni pour l'art ni pour les mœurs. Vous n'ignorez pas qu'on vient d'établir une espèce de jeux séculaires en l'honneur de Shakespear en Angleterre. Ils viennent d'être célébrés avec une extrême magnificence. Il y a eu, dit-on, des tables pour mille personnes. Les dépenses qu'on a faites pour cette fête enrichiraient tout le parnasse français. Il me semble que le génie n'est pas encouragé en France avec une telle profusion. J'ai vu même quelquefois de petites persécutions être chez les français la seule récompense de ceux qui les ont éclairés. Une chose qui m'a toujours réjoui, c'est qu'on m'a assuré que Martin Fréron avait beaucoup plus gagné avec son âne Littéraire, que Corneille avec le Cid et Cinna ; mais aussi ce n'est pas chez les Français que la chose est arrivée, c'est chez les Welches. Il s'en faut bien, Monsieur, que vous soyez welche ; vous êtes un des français les plus aimables, et j'espère que vous ferez de plus en plus honneur à votre patrie ».

(ADER Nordmann, lot n° 168 aux enchères salle Favart, Paris, 27 juin 2013)

[Lettre éditée dans la correspondance de Voltaire par Théodore Besterman (D15921).]

– L.S., « V », avec six lignes autographes, adressée à Théodore Tronchin. Les Délices (Suisse), 18 avril 1756 ; 3 pages 1/2 in-8°. Lettre célébrant l'inoculation que Théodore Tronchin [1709-1781], médecin suisse, venait de pratiquer sur les enfants du duc d'Orléans. Elle est partiellement rédigée en vers :

*« Depuis que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma souffrance
Mais je m'immole avec gaieté,
Quand vous assurez la santé*

Aux petits-fils des rois de France [...]. Une vieille duchesse anglaise aima mieux autrefois mourir de la fièvre que de guérir avec le quinquina, parce qu'on appelait alors ce remède la poudre des jésuites. Beaucoup de dames jansénistes seraient très fâchées d'avoir un médecin moliniste. Mais, Dieu merci, messieurs vos confrères n'entrent guère dans ces querelles, ils guérissent et tuent très indifféremment les gens de toute secte. » Voltaire rajoute de sa main après sa dictée : *« Vos deux enfants me sont venus voir aujourd'hui. Je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille compliments à Mr de La [Batte, biffé] si vous avez le temps de lui parler. Je vous embrasse tendrement ».*

(Art et Autographes, cat. 67, lot n°25614 novembre 2013)

[Lettre éditée dans la correspondance de Voltaire par Théodore Besterman, d'après l'original peut-être olographe conservé à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg dans lequel « M. de la [Batte] » est remplacé par « M. de Labat ». Besterman n'ayant pas vu la lettre, il semble que l'originale soit celle-ci et que Saint-Pétersbourg ne possède qu'une copie (commentaire d'Andrew Brown).]

– L.A.S., « V », aux Délices 10 mars [1759], à Nicolas-Claude Thieriot ; 2 pages in-4. Lettre sur *Candide*. « *Jay reçu par le Savoyard voyageur, mon ancien ami, votre lettre, vos brochures très crottées, et la lettre de Madame Bellot. Je vais lire ses œuvres, et je vous prie de me mander son adresse car selon l'usage des personnes de génie, elle n'a datté en aucune façon, et je ne sçais ny quelle année elle m'a écrit, ny où elle demeure. Pour vous je soupçonne que vous êtes encor dans la rue St Honoré [chez La Popelinière]. Vous changez d'hospice aussi souvent que les ministres de places. Madame de Fontaine vous reviendra incessamment. Elle est chargée de vous rembourser les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'esprit. Jay lu Candide. Cela m'amuse plus que l'histoire des huns [Histoire générale des Huns, des Turcs par de Guignes (1756-58), 5 vol. in-4^e], et que toutes vos pesantes dissertations sur le commerce et sur la finance. Deux jeunes gens de Paris m'ont mandé qu'ils ressembaient à Candide comme deux gouttes d'eau. Moy j'ay assez l'air de ressembler icy au Signor Pococurante. Mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage. Je ne doute pas que Mr Joli de Fleuri [procureur général au Parlement de Paris, Guillaume-François-Louis Joly de Fleury] ne prouve éloquemment à toutes les chambres assemblées que c'est un livre contre les mœurs, les loix et la religion. Franchement il vaut mieux être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des Singes qui gambadiez. Vous voulez être à présent des beufs qui ruminent. Cela ne vous va pas. Croyez moy mon ancien ami venez me voir. Je n'ay de beufs qu'à mes charues. Si quid novi, scribe. Et cum otiosus eris, veni, et vale* ».

(ALDE, cat. 30 mai 2013, lot n°165)

[Lettre éditée dans la correspondance de Voltaire par Théodore Besterman (D8168).]

– Feuillet d'adresse autographe ; sur page in-4, cachet de cire rouge à profil antique. À son ami Nicolas-Claude Thieriot, protégé de La Popelinière : « à monsieur / monsieur Tiriot chez monsieur de La Popeliniere fermier general quartier St Honoré à Paris ».

(ADER Nordmann, lot n°184, vente aux enchères salle Favart, Paris, 17 décembre 2013)

– Manuscrit, *Lettres du prince royal de Prusse aujourd'huy Roò, ecrites de Remusberg à Mr de Voltaire à Cireò en Champagne, avec les reponses*, 1740 ; volume in-8 de [1 f.]-95 pages, reliure d'époque veau fauve, dos lisse orné, triple encadrement autour des plats, armoiries dorées au centre des plats. Copie d'époque de 13 longues lettres philosophiques échangées entre Frédéric II et Voltaire, suivies des copies de quelques écrits et pensées. Sous le titre figure l'inscription : « *Ce manuscrit fut donné par Mr de Voltaire à Mde de Ramsault ma mère chez qui il fit un long séjour* », datée 1740 et signée « *Ramsault de Tortonval* ». Le manuscrit a été relié à l'époque avec les armoiries dorées des Rault de Ramsault sur les plats. L'échange épistolaire retranscrit ici s'échelonne de juin 1736 à juin 1739. Il présente le début de leur relation, basée alors sur une admiration mutuelle, depuis la première lettre écrite le 8 juin 1736 à Voltaire par le futur roi de Prusse, la réponse de Voltaire rédigée vers le 1^{er} septembre suivant, et onze autres lettres, jusqu'au 8 juin 1739. On trouve ensuite, à partir de la page 59, la copie de deux écrits de Voltaire : *De l'Usage de la vie* (écrit en 1736 pour défendre *Le Mondain*, qui avait été l'objet de nombreuses critiques à sa parution), et l'*Ode sur l'ingratitude* (1736) ; et de Frédéric II : [*Épître*] *de son altesse royale au Pce son frère*, commentée par

Voltaire dans l'une des lettres ; *Considérations du prince royal de Prusse sur le trône, aujourd'hui juin 1740*, en réponse à une interrogation de Voltaire sur la Russie (publié en 1791) ; et une *Lettre du roy de Prusse à Mr le Marechal Comte de Saxe du 21 aoust 1749, au retour d'une visite que lui fit ce ma[re]ch[al]*. Quelques dessins et gribouillages postérieurs par un enfant sur quelques pages du volume.

(ADER Nordmann, lot n°232, vente aux enchères salle Favart, Paris, 20 mai 2014)

ADDENDA

Notre rubrique, déjà largement ouverte, ne saurait évidemment recenser tous les documents relatifs au XVIII^e siècle venus à notre connaissance et passant en vente ou sur catalogue. Encyclopédies, ouvrages originaux de Diderot ou D'Alembert et documents exceptionnels se rapportant à notre période sont signalés dans ce supplément à notre rubrique principale.

BEAUX-ARTS.

– Copie manuscrite des procès-verbaux d'assemblée de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, [XVIII^e siècle] ; 74 pages d'un vol. petit in-4 (le reste vierge), reliure de l'époque basane brune. Procès-Verbaux de plus de 30 assemblées de conférences tenues entre le 10 janvier 1750 et le 8 avril 1752, avec le texte du règlement royal pour l'Académie (12 janvier 1751, en 21 articles) et de celui de l'Académie pour son concierge (30 juillet 1751, en 11 articles). Ces conférences ont « *pour principal objet l'instruction de la jeunesse* ». Y ont participé en personne, ou par l'envoi de travaux, le comte de Caylus, Tocque, Masse, Fr. Girardon, le recteur Galloche, Boullongne, Vasse, Mariette, Charles, Vien, etc. Coypel, directeur, répond par de beaux discours de remerciements. Joint une pièce sur vélin, 1603.

(PIASA, vente aux enchères Drouot-Richelieu, 20 novembre 2013, lot n°1)

COIFFURE.

– Manuscrit de vers, orné de gravures de coiffures, seconde moitié du XVIII^e siècle ; un vol. in-12 de 35 pages manuscrites et 51 gravures, certaines aquarellées, cartonnage d'époque usagée. Recueil de coiffures féminines, certaines un peu rognées pour être mises au format du volume, la plupart légendées : Baigneuse en marmotte ; Chapeau à la Jokeis ou Jaquet surmonté d'un pouf élégant ; Chapeau au Traineau ; Bonnets anglais, demi-négligé, à la Belle-Poule, à la Cornette de France, à la Glorieuse, etc. Les vers inscrits en regard de ces têtes sont galants ou tendres, et moqueurs :

« *Je refusais au jeune Iphis
De me rendre dans un bocage.
Je refusais, mais je rougis ;
Peut-on promettre davantage ?
Comment ne pas croire un amant* », etc.

(ADER Nordmann, lot n° 212 aux enchères salle Favart, Paris, 27 juin 2013)

D'ALEMBERT Jean Le Rond (1717-1783).

- Article *Genève* de l'*Encyclopédie* ; Profession de foi des Ministres genevois, avec des notes d'un Théologien, et réponse à la lettre de M. Rousseau, citoyen de Genève. Amsterdam, Zacharie Chatelain, 1759. In-8, plein veau marbré de l'époque, dos à 5 nerfs orné de fleurons dorés, pièce de titre de maroquin bordeaux (qqs petites traces de restaurations), iv, 156 p. (Librairie Hatchuel, cat. 62, lot n°3)

D'ALEMBERT Jean Le Rond & ROUSSIER Pierre Joseph.

- 2 ouvrages reliés en un volume in-8, demi-basane vert bronze, dos lisse orné de filets et palettes dorés (rel. ca 1850).
- 1 – D'Alembert. *Elémens de Musique théorique et pratique, suivant les principes de M. Rameau (...)*. Nouvelle édition, revue, corrigée & considérablement augmentée. Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1772. (2) f., xxxvj, 236, (3) p., 10 planches dépliantes en fin dont 9 de musique notée. Édition augmentée de l'important *Discours préliminaire*, bien complète des 10 planches hors-texte de musique.
- 2 – Roussier. *Traité des accords, et de leur succession, selon le système de la basse-fondamentale ; Pour servir de Principes d'Harmonie à ceux qui étudient la Composition ou l'Accompagnement du Clavecin*. Paris, chez M. Bailleux, Marchand de Musique ordinaire du Roi, 1764. xxxij, (4), 192 p., 3 planches de musique gravées dont une dépliant, et un tableau dépliant. Deuxième édition, à la date de l'originale, avec les fautes corrigées. *Le traité de l'abbé Roussier* décrit la formation des accords, donc de l'harmonie, qu'il convient de maîtriser parfaitement pour jouer une partie de basse continue. (Librairie Hatchuel, cat. 60, n°109)

DIDEROT Denis (1713-1784).

– *Essais sur la peinture*, Paris, Fr. Buisson, An IV [1795], in-8, demi-veau, dos lisse orné de compartiments fleuronnés, pièce de titre de maroquin bordeaux (rel. moderne dans le goût du XVIII^e, (2) f., iv, 415 p. Édition originale de la première publication de librairie des écrits esthétiques de Diderot, par François Buisson « *imprimeur-libraire-journaliste* », probablement d'après les manuscrits provenant de la bibliothèque de Grimm. Le recueil contient des articles donnés pour la *Correspondance littéraire* de 1766, distribués en sept chapitres, suivi des « *Observations sur le salon de peinture de 1765* ». (Librairie Hatchuel, cat. 60, n°44)

– *Jacques le fataliste et son maître*, Paris, Buisson, An cinquième de la République [1796-1797], 2 volumes in-8, plein veau marbré de l'époque, dos lisses ornés de compartiments fleuronnés, doubles pièces de titre de maroquin bordeaux, doubles filets d'encadrement dorés sur les plats, tranches rouges, (2) f., xxij, [23]-286 p., (2) f.bl. et (1) f.bl., (1) f. de titre, 320 p. Contrefaçon anglaise publiée immédiatement à la suite de l'originale parisienne, imprimée sur papier chiffon teinté, conforme à la description donnée par Adams. Elle reproduit à l'identique toutes les caractéristiques de l'édition originale, sans être parvenue à éliminer les pratiques des protes anglais, notamment en ce qui concerne les chiffres de presse (cf. Adams). Cette édition n'est pas représentée dans les bibliothèques françaises ni à Ocl. David Adams ne recense que trois exemplaires au total, en Grande-Bretagne (John Rylands U. Lib. of Manchester, Oxford Bodleian et Taylor Institution). (Librairie Hatchuel, cat. 61, n°56)

– *Les Bijoux indiscrets*. Au Monomotapa, [Paris, Cazin, 1781]. 2 volumes in — 16, plein veau moucheté, pièce de titre sur les dos lisses ornés, triple filet d'encadrement sur les plats, tranches dorées, (8), 220 p. et (4), 248 p., 7 planches gravées hors texte dont une en frontispice, édition donnée par Cazin, illustrée de 7 belles figures. (Librairie Hatchuel, cat. 62, lot n°47)

– *Les Bijoux indiscrets*. Au Monomotapa, s.d. [i.e. Paris, 1748]. 2 tomes in-12, demi-maroquin grenat à grands coins, dos. 5 nerfs ornés d'un décor de caissons dorés aux petits fers, tranches jaspées (rel. ca 1850), (8), 288 p., et (4), 332 p., 2 vignettes de titre, 6 planches gravées. Édition publiée l'année de l'originale, peut-être la troisième, conforme à la description donnée par Adams, illustrée de 6 gravures « fantastiques ». Provenance : « Ségur » (?) avec signature sur le titre du second volume. (Librairie Hatchuel, cat. 60, lot n° 43)

– *Lettre sur les sourds et muets, A l'usage de ceux qui entendent & qui parlent*. Avec des additions. S.l., 1751. In-12, cartonnage marbré à la bradel, pièce de titre de maroquin bordeaux, tranches rouges (rel. moderne), (4), 141, (7) p. d'errata et table, 4 gravures hors texte en 2 planches dépliantes. Édition à la date de l'originale, complète des 4 gravures ici regroupées en 2 planches dépliantes. « *Certains détails des habitudes compositoriales dénoncent une impression provinciale ou étrangère* » (Kirsop, p. 49). Selon Adams, il s'agirait d'une production hollandaise comme l'indiquent les signatures au centre de la marge inférieure et la typographie. (Librairie Hatchuel, cat. 62, lot n°46)

– *Pensées philosophiques*, La Haye, aux dépens de la Compagnie, 1746 in-12, cartonnage marbré à la Bradel, pièce de titre de maroquin bordeaux, tranches rouges (rel. postérieure), (1) f. de titre, 53 p., (7) p. de table, planche frontispice gravée. Édition à la date de l'originale. L'un des rares exemplaires de cette édition hollandaise à comporter la planche gravée en frontispice : la vérité, debout à droite, arrache le masque à la superstition qui tient un sceptre brisé. (Librairie Hatchuel, cat. 62, lot n°45)

– *Pensées philosophiques*, 1750 ; volume manuscrit petit in-8 de [3 bl.]-[4]-56 (1-53)-[5]-[5 bl.] feuillets, reliure de l'époque parchemin moucheté. Copie contemporaine faite peut-être au Québec, d'après l'édition de 1748. Sur un feuillet liminaire, on a calligraphié un titre en anglais dans un losange : "*an opinion philosophical, composed by the mester Didrot of the Lingone // The Fear of the Lord is the Beginning of Wisdom*" (vers en anglais au dos). La page de titre est rédigée de façon à camoufler l'audace du texte : « *Pensees / philosophiques / piscis hic non est omnium / Tirées des meilleurs auteurs grecs & Latins / avec une interprétation de quelques / passage de St Augustin / par / Mr Ekespv. ed Mbohsfr / The Fear of the Lord is the beginning of Wisdom / aux Indes / chez Bedihuldgemale, 1748 / copié / à Quebeq / au dépenz de la compagnie / 1750* ». La date de 1750 est reportée également à la fin du manuscrit, après la formule : "*Finis Coronat Opus*". Le manuscrit, à l'encre brune sur papier réglé au crayon rouge, a été soigneusement revu et corrigé ; une « *Table des matières* » a été dressée en fin de volume. Cachet encre, en début et fin de volume, de la Bibliothèque A. Pavaillon, Dijon. (PIASA, vente aux enchères Drouot-Richelieu, 20 novembre 2013, lot n°41)

JANSÉNISME.

– Recueil manuscrit de 60 lettres ou pièces, [milieu du xviii^e siècle] ; un volume petit in-4 de 359 pages, reliure de l'époque parchemin (qqs ff. détachés, d'autres enlevés au couteau). Copies par une même main de documents en prose ou en vers, publiés ou échangés entre des prélats, prêtres, théologiens, religieuses, administrateurs ou avocats du Parlement de Paris dans les années 1711-1740 (dans les blancs d'un répertoire thématique de sujets religieux, retourné, d'une autre main). Il y est question de l'Appel, de brevets et du concile d'Embrun, de persécutions religieuses et de jésuites, de miracles et d'exégèses. Sont représentés des sympathisants ou défenseurs du jansénisme (et quelques-uns de leurs adversaires), principalement Jean Soanen, évêque de Senez puis « *prisonnier de Jésus-Christ* » ; mais aussi l'abbé de Becherand, chanoine de la cathédrale de Montpellier, le magistrat Louis-Basile Carré de Montgeron, Charles de Caylus, évêque d'Auxerre, l'abbé François Chaulin, Charles-Joachim Colbert de Croissy, évêque de Montpellier, l'abbé Jean-Baptiste d'Étemare, le cardinal de Fleury, le théologien Nicolas Petitpied, l'abbé Prades (Ode sur la Grâce), l'historien et théologien Charles Rollin, recteur de l'Académie de Paris, Gabriel de Saint-Isidore, ex-provincial de la province d'Aquitaine, du tiers ordre de Saint François, l'abbé de Saint-Pierre de Narbonne, vicaire général de Condom. (ALDE, cat. du 9 décembre 2013, lot n°148)

MALTE.

– Manuscrit : Journal du voyage de course que font les 7 galeres sur les cotes de Sicile et de Calabre, sous les ordres de Son excellence Mr le Bally de Froulay

Cap[itai]ne general des escadres de la religion, commencé le 29 may 1729. – Relation du voyage de course que font les galeres de la religion sous les ordres de Son excelence Mr le bally de Froulay Cap[itai]ne general de ses escadres commencé le 10 juillet 1729. Cahier petit in-fol. de 24 ff. dont un blanc, broché. Ce manuscrit, tenu par le « *chevalier de L**** » [d'après un manuscrit de son voyage en Louisiane dans les années 1720-1722 (coll. part.), où il se nomme ainsi, jeune noble, élève officier de l'armée de la Compagnie des Indes], contient le récit de deux courses auxquelles il participa à bord de l'une des quatre galères de l'escadre de la Religion – la première du 29 mai au 28 juin 1729 et la seconde du 10 juillet au 10 août 1729 –, sous le commandement du capitaine Louis-Gabriel Froulay de Tessé (1694-1766) alors dans sa toute première année d'exercice en tant que capitaine général des escadres de la Religion. L'auteur est extrêmement captivant et les scènes qu'il restitue sont particulièrement vivantes, suscitant à chaque ligne l'intérêt du lecteur. Il indique au jour le jour et heure par heure leur itinéraire, donnant la position géographique, l'indication des vents et le trajet exact de leur route avec les distances parcourues. La galère est maintes fois obligée de faire des escales de plusieurs jours pour « *travailler a faire du bois et de l'eau* ». Le lendemain de leur départ, ils croisent en mer la frégate du roi *La Nymphe*, commandée par le chevalier de Quelas. Le 14 juillet, ils passent par Linosa « *qui n'est habitté que par des chevres* », puis par Lampedusa, sujet d'une relation historique et géographique. Ils débarquent sur cette île, la visitent, pêchent et partent à la recherche du Père Clément [le fameux « *ermite de Lampedusa* », le Père Clément Anside, cité notamment par Diderot dans Dorval et moi]. Très accueillant, le Père Clément mène ses hôtes visiter sa petite église divisée en deux chapelles, l'une consacrée à Mahomet et l'autre à la Sainte Vierge. Plusieurs pages sont dédiées à ce personnage, connu surtout pour son œcuménisme, avec d'intéressants détails : son âge « *71 ans* », son portrait (il est presque aveugle, en tout cas de l'œil gauche) ; « *natif du contat d'Avignon* », maltais ou italien selon les sources, les raisons de son exil volontaire seraient dues à l'accusation d'assassinat d'un prêtre... Le 15 juillet au soir la galère quitte Lampedusa. Le 17, l'équipage aperçoit les îles du golfe de Kerkennah « *Querquini* » en Tunisie, et le 18 ils entrent dans le golfe de Gabès, y restant cachés pour ne pas être vus des ennemis « *pour donner chasse à tous les batimens* ».

(ALDE, cat. 30 mai 2013, lot n°312)

MANUSCRIT.

– Pensées philosophiques, 1750 ; volume petit in-8 de [3 bl.]-[4]-56 (1-53)-[5]-[5 bl.] feuillets, reliure de l'époque parchemin moucheté. Copie contemporaine faite peut-être au Québec, d'après l'édition de 1748. Sur un feuillet liminaire, on a calligraphié un titre en anglais dans un losange : « *an opinion philosophical, composed by the mester Didrot of the Lingone || The Fear of the Lord is the Beginning of Wisdom* » (vers en anglais au dos). La page de titre est rédigée de façon à camoufler l'audace du texte : « *Pensees / philosophiques / piscis hic non est omnium / Tirées des meilleurs auteurs grecs & Latins / avec une interprétation de quelques / passage de St Augustin / par / Mr Ekespv. ed Mbohsfr / The Fear of the Lord is the beginning of Wisdom / aux Indes / chez Bedihuldgemale, 1748 / copié / à Quebeq / au dépenz de la compagnie / 1750* ». La date de 1750 est reportée également à la fin du manuscrit, après la formule : « *Finis Coronat Opus* ». Le manuscrit, à l'encre brune sur papier réglé au crayon rouge, a été

soigneusement revu et corrigé ; une « *Table des matières* » a été dressée en fin de volume. Cachet encre, en début et fin de volume, de la Bibliothèque A. Pavaillon, Dijon.

(PIASA, vente aux enchères Drouot-Richelieu, 20 novembre 2013, lot n°41)

MARINE.

– Manuscrit autographe signé et cahier de dessins originaux par Jean-Léonard Billard, Quillebeuf 1765 ; 2 cahiers cousus in-fol. de 98 pages et de 23 pages sous couvertures cartonnées. Bel ensemble avec des dessins de poissons. * Cahier d'exercices pratiques de calculs de navigation, orné de 65 dessins, croquis, et schémas, soigneusement exécutés. Les premières et dernières pages sont calligraphiées en lettres capitales : « *Commencé du 16 janvier 1765 fait par moy Jean-Léonard Billard de-meurant à Quille-Beuf* » ; « *Troisième papier finit du 1^{er} de mars 1765* ». Les exercices portent sur la détermination ou la correction de routes maritimes, les variations introduites par les vents et la dérive d'un navire, la manière de trouver l'accroissement des degrés de latitude « *comme sir les cartes reduittes* », etc. « *Exemple 3. Etant party de l'équateur & de 6 degrés de longitude, on a cinglé, par estime, sur la route de l'oüest quart sud-ouest 80 lieuës, & par la hauteur on est arrivée par 30 minutes de latitude sud : on demande la route & la distance corrigées, & la longitude arrivée* ». D'autres pages traitent des méthodes : « *On se sert encore du Lik qui est un morceau de bois taillé en forme de petit bateau et chargé de plomb, auquel on attache une petite ficelle marquée precedament de 6 en 6 toises, et presentement de 8 en 8 toises un peut moins par des neuds dont voicy l'usage, on laisse filer cette ligne pendant l'ecoulement d'un sable d'une demie minute ou 30 secondes, et autant de neuds qu'il s'ecoule, ce sont autant de quart de lieuës par heure que le navire fait sy la distance entre les neuds est de 6 toises, et sy les neuds sont distans de 8 toises le navire fera un tiers de lieuës par heure pour chaque neud filé. Cette methode est fort en usage dans les voyages de long cours mais il faut de temps en temps repeter cette opération de peur que le vent ne devienne plus fort ou plus foible ce qui feroit marcher le navire plus ou moins vitte. Si enfin lorsqu'un pilote a beaucoup d'expérience et qu'il connoît bien son navire il peut juger du chemin qu'il a fait en voyant passer l'eau le long du bord sous le vent* ». De très belles pages illustrées sont aussi consacrées à la construction de l'astrolabe, de la flèche ou de l'arbalustrille, du quartier anglais ou du quartier astronomique, ainsi qu'à la démonstration du quartier de proportion ou réduction, et à celle « *des airs de vent des cartes à plattes et réduittes* ». * Cahier de dessins à la plume et au lavis, avec page de titre calligraphiée en lettres capitales : « *Commencé du 29 janvier 1765 fait par moy Jean Léonard Billard de Quille-beuf* ». Billard fait de multiples dessins, sur le même feuillet, du même sujet : voiliers, maisons au bord de la mer, rochers, falaises. Suivent des dessins légendés de poissons : égrefin, lieu, « *molü* », baleine « *prises à la côte de Biscayie de 200 pieds de long en 1710* », mouchette, marsouin, colac, diable de mer, etc., plus un « *chien ferme* » et une « *battemar* », et plusieurs grands navires vus de près, ou figurés en proie à une tempête. On relève aussi des représentations du château de Montbron et d'un couvent.

(ALDE, cat. du 9 décembre 2013, lot n°194)

COMMENCÉ, DU, 29.
JANVIER - 1765 -
FAIT - PAR - MOU.
JEAN - LÉONARD
BILLARD - DE - QUILLE
BEUF.

MARSEILLE ET LA PESTE.

– 36 lettres et documents, dont 7 imprimés, 1720-1722 ; formats divers, plusieurs avec mouillures de désinfection. Intéressant ensemble sur l'épidémie de peste qui frappa en 1720-1721 la ville de Marseille et sa région. – Pierre-Joseph-Hyacinthe, marquis de Caylus, lieutenant-général en Roussillon. – 3 longues L.S., Montpellier et Tarascon 15-30 août 1720, à l'intendant Cardin Lebreton (plus une fin de L.S., la copie d'une lettre aux échevins de Marseille, et 7 minutes de réponses). Correspondance au sujet de la mise en quarantaine de Marseille, son approvisionnement, les provisions de blé, les ordres du comte de Medavy, l'interdiction de passer la Durance, l'envoi de troupes, l'organisation de la province du Languedoc face à l'épidémie qui se propage, les diagnostics de médecins sur les maladies, la progression de la maladie, la délivrance des passeports, les déplacements de masse des personnes qui fuient les villes, etc. – Aix 30 janvier 1721, copie d'une lettre d'une duchesse sur l'arrivée des médecins Chicoyneau et Verny en la ville d'Aix accablée par la peste ». Intéressant témoignage : l'arrivée de ces médecins ramène le calme et le salut en ville : « *M. Chirac avoit bien raison de soutenir que la peur estoit la vraie cause de la peste* », etc. – Cardin Lebreton, L.S., Barbentane 12 février 1721, à M. de Monvalon, sur les théories médicales de Chirac : « *C'est le principe de M. Chirac de rassurer le peuple, en ne prenant point de précautions. Je crains bien comme vous que l'on ne s'en trouve mal* ». – Louis-Alphonse de Fortia, marquis de Pilles, gouverneur de Marseille. 2 L.A.S. et 2 L.S., Marseille 19-25 août 1720, au sujet des rapports des médecins venus de Montpellier sur les maladies sévissant à Marseille, « *qu'ils ont caractérisé de fièvres malignes pestinentielles très dangereuses et sur lesquelles on ne sauroit prendre trop de précautions pour en prévenir le progrès. Ils ont ajouté qu'il falloit tout le plus tôt établir un hospital hors la ville pour en purger les maladies et avoir plus d'attention encore à faire ensevelir les morts* », etc. – Antoine Aucane-Emeric (docteur en médecine de l'Université d'Aix). 2 L.A.S., Marseille « *De l'infirmierie des Minimes* » 6-7 octobre 1720, à M. de Gueydan au parlement d'Aix. Témoignage par un médecin au cœur de l'épidémie, informant du décès du professeur Rouard « *qui vient de mourir à l'infirmierie de l'Arc de la maladie* », à la chaire duquel il souhaite succéder. « *Je me livre très volontiers à servir les malades à l'infirmierie dans attendre autre récompense que celle que le Seigneur voudra me donner souhaitant qu'on me fournisse seulement ce qui me sera nécessaire pour mon entretien et les instrumens qu'il me faudra pour travailler des remèdes* ». – Cahier manuscrit de 46 pages. Notes, comptes et journal personnel d'un gentilhomme provençal, Arles juillet 1720-1722. Intéressant récit de la propagation de l'épidémie, de la vie dans la région, etc. – Manuscrit d'un Mandement de S.E. Mg le cardinal de Noailles archevêque de Paris pour ordonner des prières publiques au sujet des calamités publiques, 6 septembre 1720. – Copie des lettres de noblesse accordées à Jean Soullier, « *Me chirurgien et anatomiste Royal de l'Université de Montpellier, [qui] s'est transporté de bon gré par nos ordres dans nos ville de Marseille, Aix et autres endroits affligés de la maladie contagieuse, dans le tems que tous les malades et morts estoient répandus dans les rues* ». – 8 octobre 1722, P.S. de LOUIS XV (secrétaire) contresignée par les consuls de la ville de Toulon, Versailles et Toulon 3-24 décembre 1722, remise de la peine des galères et ordre de remise en liberté pour René Clairret, pour les services qu'il a rendus avec ses compagnons envoyés « *pour servir de corbeaux et inhumier les cadavres de ceux qui mouraient de la peste dont la Provence était affligée* ». – Imprimés : Arrest du Conseil d'état du Roy, Au sujet de la Maladie Contagieuse de la Ville

de Marseille (14 septembre 1720, Paris Imprimerie Royale 1720) ; – Journal abrégé de ce qui s'est passé en la ville de Marseille depuis qu'elle est affligée de la contagion (Rouen 1721) ; – Lettre de Mr l'abbé Mervesin, à Mrs les Consuls de la ville de Carpentras capitale du Comtat Venaissin, avec la manière dont on doit se comporter dans une ville, lorsqu'elle est affligée de la contagion (Carpentras 1721). – 4 affiches ou placards imprimés concernant des mesures par le Roi au sujet de l'épidémie en 1722, ordonnances du marquis de Brancas, Lieutenant général des armées du Roy et de Provence; ordres et mesures sanitaires pour éviter la contagion ; obligation déclarer les malades, de les faire examiner, interdiction de cacher un malade chez soi ; interdiction de déplacer ou de faire commerce de cocons de soie, dangereux en temps d'épidémie ; interdiction de vendre ou acheter quoique ce soit provenant de la région de Marseille, sous peine de condamnation à mort ; levée de ces mesures (22 décembre 1722). – 5 laissez-passer en temps d'épidémie, 1640-1722, dont 2 vierges. On joint : Jean-Baptiste Bertrand, Relation historique de la peste de Marseille en 1720, Seconde édition corrigée et augmentée (Cologne, Pierre Marteau, 1721), in-12, rel. basane mouchetée de l'époque. (ADER Nordmann, lot n° 317 aux enchères salle Favart, Paris, 27 juin 2013)

LISTE DES CATALOGUES UTILISÉS:

- ADER Nordmann, vente aux enchères salle Favart, Paris, 17 décembre 2013.
 ADER Nordmann, vente aux enchères salle Favart, Paris, 27 juin 2013.
 ADER Nordmann, vente aux enchères salle Favart, Paris, 20 mai 2014.
 ALDE, cat. du 30 mai 2013.
 ALDE, cat. du 9 décembre 2013.
 ALDE, cat. du 28 avril 2014.
 Art et Autographes, cat. 67, vente novembre 2013.
<http://www.aguttes.com> (vente du 15 mai 2014, cat. Aguttes, Livres & Vieux papiers).
<http://www.bassenge.com/bassenge/de/kataloge.asp> (cat. avril 2014).
http://www.bibliore.com/drouot/cat-vent_daguerre27-2-2014.htm
 (vente collection Boutron-Charlard (1796-1879) et Freymy (1814-1894)).
 Le Jardin des Muses, cat. n°31.
 Le Jardin des Muses, cat. n°32.
 Le Jardin des Muses, cat. n°33.
 Les Autographes, cat. vente T. Bodin n° 136, Paris, été 2013.
 Les Autographes, cat. vente T. Bodin n° 137, Paris, janvier 2014.
 Libreria Antiquaria Pontremoli di Lucia Di Maio & C., catalogue d'autographes automne 2012.
 Librairie de l'Abbaye-Pinault, catalogue n° 350.
 Librairie de l'Abbaye-Pinault, catalogue n° 351.
 Librairie Hatchuel, cat. n°60.
 Librairie Hatchuel, cat. n°61.
 Librairie Hatchuel, cat. n°62.
 Librairie Le Prosopographe, février 2014.
 Librairie Signatures, catalogue n° 8, mai 2013.
 Livres rares, Michel Bouvier, cat. n°65.
 Livres rares, Michel Bouvier, cat. n°66.
 Livres rares, Michel Bouvier, cat. n°67.
 PIASA, vente aux enchères Drouot-Richelieu, 20 novembre 2013.
 Pierre Bergé & Associés, autographes, manuscrits et livres, vente du 18 juin 2013.

Pierre Bergé & Associés, (bibliothèque Ph. Zoummeroff), autographes, manuscrits et livres, vente du 16 mai 2014.

Thierry de Maigret, lettres et manuscrits autographes, vente aux enchères, Hôtel Drouot-Richelieu, Paris, 15 mai 2013.